

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 15 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. 6 Mois: 18 fr. 1 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. 6 Mois: 36 fr. 1 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les mandats sur l'ordre ou les chèques sont acceptés.

« Le plus court « roquis » m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).
Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
68, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph.: Wagram 57-44, 57-45
Adresses télégraphiques: EXCEL PARIS

La première séance de la Conférence parlementaire internationale



Hier a eu lieu, au palais du Luxembourg, la séance inaugurale de la Conférence parlementaire internationale du commerce, au début de laquelle assistèrent MM. Poincaré (1), Briand (2) et Clémentel (3). M. Chaumet (4), président, a terminé son discours par ces paroles: « L'hégémonie économique de l'Allemagne entraînerait fatalement la restauration de sa puissance militaire. »

DEMAIN!

J'ai rencontré tout dernièrement un critique important. De quoi aurions-nous bien pu parler si ce n'est plus ou moins de la guerre? Il m'affirma qu'elle n'aurait aucune influence sur nos arts, pas plus que sur nos lettres. Ce critique est convaincu que la victoire qui nous délivrera du péril germanique pourra avoir les conséquences heureuses dans tous les autres domaines : il en prévoit de morales, de politiques, de sociales, de commerciales, d'industrielles... Que sais-je? Mais quant aux arts et aux lettres, m'a-t-il dit, qu'ont-ils à voir avec cette guerre? Un grand écrivain, un grand artiste, un grand musicien d'avant la guerre en sera-t-il pour cela un moins grand écrivain, un moins grand artiste, un moins grand musicien, après? La Beauté ne sera-t-elle pas toujours la Beauté?

Sans doute! Mais sans parler de la Beauté, dont la rencontre est au moins rare et difficile, n'est-il pas déjà bien téméraire d'affirmer que tout ce qui était considéré comme beau avant la grande tourmente sera regardé comme non moins beau après? Croire que la délivrance du péril germanique n'aura aucune influence sur nos lettres, ni sur nos arts, c'est penser qu'elle n'en saurait avoir aucune, non plus, sur l'état de nos esprits et de nos mœurs. Mais c'est le moment aussi de nous souvenir que les grandes périodes d'art fleurissent toujours au lendemain des grands bouleversements. Nous nous trouverons demain dans des conjonctures semblables à celles qui favorisent toujours les belles floraisons. Pourquoi, cette fois, serait-ce en vain? La tragédie grecque naquit au temps de la victoire des Grecs sur les Perses; notre architecture gothique commença de s'épanouir aux premiers temps de notre délivrance des grandes invasions; la Hollande vit paraître sa glorieuse école de peinture tandis qu'elle s'affranchissait de la domination espagnole; la tragédie française surgit au lendemain de troubles et de guerres, dans cette période de stabilité nationale et de puissance que fut le grand siècle qui vit aussi s'élever la merveille de Versailles.

Est-ce à dire qu'après la guerre nous ne verrons que des chefs-d'œuvre? Nous devons nous garder d'une telle illusion. Il est probable que les arts et les lettres paraîtront d'abord avoir une place secondaire. Nos contemporains sembleront même s'y intéresser beaucoup moins qu'avant le 2 août 1914. L'homme de demain sera sans doute l'ingénieur bien plus que l'artiste. Il y aura tellement d'industries à créer, de richesses à mettre en valeur! Toutes les activités industrielles trouveront sans difficulté leur emploi normal. Voilà même qui nous permet d'espérer qu'elles délaisseront le champ des lettres et des arts. Et ce sera tant mieux pour les lettres et les arts qui y gagneront de reconquerir leur ancienne dignité. Il ne faudra pas non plus nous plaindre s'il y a plus d'artisans et moins de peintres de tableaux. Enfin si dans la société de demain on voit moins de littérateurs, peut-être y rencontrera-t-on plus d'écrivains.

Jamais moment ne sera en tout cas plus favorable à l'éclosion de grandes œuvres. Ce n'est pas qu'une pareille tourmente aura pu donner du génie et même du talent à qui n'en possédait pas, mais les hommes qui auront traversé d'aussi formidables événements auront éprouvé les émotions propres à susciter et à encourager les états de l'esprit qui favoriseront toujours les œuvres fortes... Un bouleversement comme celui-ci nous aura remis face à face avec nous-mêmes, avec toute la vérité de l'homme de tous les temps, la plus effrayable comme la plus sublime. Toute une société aura connu ou compris l'inquiétude quotidienne de la mort, la pitié, le sacrifice, la haine, les transes de l'amour paternel, de l'amour maternel, de l'amour filial; certains, par le sentiment religieux, auront après des angoisses atteint les altitudes calmes de la Foi; jamais les époux et les fiancés n'auront enfin éprouvé au même point les inquiétudes de l'amour.

Ce sont de tels sentiments qui inspirèrent toujours les grands créateurs, font jaillir les cris sublimes des grands lyriques, animent les héros des grands dramaturges et des grands conteurs. Le grand romancier les arrache de lui-même pour donner la vie à ses personnages et faire une œuvre d'art de cette matière humaine en la transposant sous un aspect éternel. C'est leur observation et leur compréhension qui permettent aussi cette critique de l'homme qui fait les grands ironistes et les grands auteurs comiques. Enfin, à quel moment un poète ou un peintre de France aura-t-il pu comprendre avec plus d'amour un paysage français qu'en ces jours à la fois affreux, sanglants et sublimes qu'aura connus la France crucifiée, avant la résurrection de la

victoire? Et cela sera encore plus vrai de la noble Belgique, dont le génie est si près du nôtre et qui, elle, aura même connu les affres du bombardement.

Voilà pourquoi demain, dans la sérénité et la stabilité puissante que doit donner à un grand pays une paix glorieuse de grandes œuvres seront possibles après cette tourmente qui aura mis l'homme face à face avec toute la réalité de la vie.

Nous assisterons peut-être ainsi à une véritable renaissance des lettres et de l'art français. Mais elle aura été achetée au prix de trop de sang et de trop de douleur pour que nous puissions en goûter purement toute la gloire et toutes les joies. Celles-ci seront pour ceux qui nous succéderont. Nous, nous penserons que ceux qui auraient eu du génie sont tombés dans les champs de la Marne ou sur les bords de l'Yser, ou en Champagne, ou en Alsace, ou dans les Vosges, ou devant Verdun, ou en Allemagne. Si belles que puissent être ces œuvres, il y aura toujours entre elles et nous le souvenir de trop de chers visages disparus et le regret de ce qui aurait pu être et ne sera jamais.

Georges Le Cardonnal.

Ce que l'on dit

En attendant...

Il existe à Melun une école primaire — ou même peut-être plusieurs, car il semble que la mesure soit générale, m'écrit un correspondant — qui interdit à ses élèves d'apporter dans leur cartable le catéchisme dont ils tiennent de se servir ou dont ils se serviront, en sortant, au cours d'instruction religieuse qu'ils suivent en dehors de cette école.

Je souhaite que mon correspondant se trompe ou qu'il exagère, car, en vérité, cette mesure aurait quelque chose, non seulement d'excessif, mais de ridicule. Et c'est justement parce que je n'ai rien, absolument rien à redire au principe de la neutralité scolaire que je ne voudrais pas que ce principe fût compromis par l'excès ou le ridicule.

Quand je vais à l'église, si j'y vais, le bedeau ne me fouille pas à la porte pour savoir si je n'ai pas un exemplaire des œuvres de Dancin ou de La Danlee dans ma poche. Tout ce que lui, le desservant et les fidèles exigent, c'est que je ne lise point ces livres dans un lieu qui n'est pas fait pour ça.

Quand un petit garçon ou une petite fille vont à l'école neutre, tout ce qu'on peut exiger d'eux est qu'ils ne consacrent point au catéchisme un temps qui doit être destiné à d'autres études. Mais on n'a pas le droit de fouiller leur cartable pour savoir s'il contient un exemplaire du catéchisme. On n'a même pas le droit de leur demander s'ils ont apporté un catéchisme. On n'a pas le droit non plus de leur faire perdre leur temps en les forçant à retourner chez eux pour prendre leur catéchisme avant de se rendre au cours d'instruction religieuse, s'il plaît à leurs parents qu'ils suivent ce cours.

Dans le cas, ce que je ne puis croire, où le fait serait exact, ce serait si bizarre que cela paraîtrait, à la Ligue des Droits de l'Homme de s'en occuper, car de pareils errements seraient attentatoires au principe de la liberté individuelle.

Pierre Milla.

Excelsior a parlé récemment des cloches qui n'ont pas sonné pour le jour de Pâques.

Quelques-unes d'entre elles ont encore une voix... On nous écrit que la cloche de Perthes, tombée au milieu des ruines, parmi les herbes folles, est occupée par un nid d'alouettes qui, dans ce véritable blockhaus blindé doit se juger à l'abri des canons allemands.

A Pervise, sur le pan d'église resté debout, des hirondelles ont élu domicile, et leurs cris joyeux remplacent, sur le clocher martyr, les tintements évanouis...

Enfin, à Hennefont, l'immense cloche gisante sert d'abri à un essaim. Le bourdonnement des abeilles doit prendre, répercuté par l'airain, l'ampleur d'un carillon de fête!

Le printemps de France ressuscite la voix des cloches réduites au silence par les Allemands!

L'institution des brisques rouges cousues sur la manche des braves était tombée en désuétude. On sait qu'elle vient de renaître. Et du coup, elle a fait,

comme on en va juger, un joli chemin dans le monde.

Au crépuscule du lundi de Pâques, un poilu à deux brisques descend l'avenue du Bois et soudain avise un garçonnet de sept ans, pour le plus, qui, lui aussi, portait deux brisques sur son costume marin. La conversation s'engage entre les brisquards et le soldat apprend que si le bambin est ainsi décoré, c'est que son père, sous-lieutenant, est lui aussi, depuis le début de la guerre, face à l'ennemi.

— Mais ce n'est rien, ajoute l'enfant, venez voir.

Et, prenant le guerrier par la main, il le conduit jusqu'à une noue où, sur une chaise de la promenade, herce un bébé charmant. Là, il relève un peu le manteau de dentelle qui dissimule en ses amples plis le mignon petit être, et sur la manche du poupon apparaît, minuscule, la double brisque encore.

— Pour le coup, s'exclame le poilu, celui-là, c'est sûrement le plus jeune des vieux brisquards.

Il y a Ravachol et... Ravachol.

Beaucoup de Parisiens se rappellent assurément le fameux anarchiste Ravachol qui terrorisa Paris, il y a quelque vingt-cinq ans, en faisant sauter un immeuble du boulevard de Strasbourg.

Mais qui donc se rappellera, dans vingt-cinq ans, le Ravachol, héros obscur, simple soldat à la 3^e compagnie du 45^e régiment d'infanterie, dont le Bulletin des Armées célèbre la gloire dans le supplément de son numéro 187 (page 13, 2^e colonne)?

Inutile d'ajouter que ces deux Ravachol ne sont pas le même; et souhaitons que l'impartiale histoire oublie le nom du premier pour ne retenir que celui du second.

Mais hélas! on continuera toujours à faire plus de publicité aux bandits qu'aux braves.

Von der Goltz, qui vient de mourir, n'était pas un admirateur fanatique de son maître et empereur. Il racontait librement sur Guillaume et ses travers des anecdotes piquantes. En voici une:

Une fois, l'attaché militaire à l'ambassade d'Italie fut mandé au palais, où l'empereur l'attendait. Il y court, vêtu de son uniforme de lieutenant-colonel de bersaglieri, de l'écharpe de soie bleue et surtout du beau chapeau à plumes de coq. Guillaume reçoit l'officier avec beaucoup de grâce, et, tout à coup, n'y tenant plus:

— Vous permettez que je coiffe votre chapeau?

Sans attendre la réponse, le voilà qui met sur sa tête les plumes de coq et se pose devant une glace où il se mire sur toutes ses faces, ainsi empanaché. Et il conclut:

— Quel dommage que ce ne soit pas l'usage en Italie de nommer les souverains colonels honoraires! J'aurais voulu l'être des bersaglieri...

Un long soupir ponctua ce souhait. Sinistre cabotin, mais quel cabotin!

Les Parisiens, avons-nous dit ici même, portent leurs vieux papiers à la mairie. Un Genevois, correspondant de plusieurs journaux allemands, avait dans son grenier d'innombrables collections de ces feuilles copieuses et indigestes. Il résolut de s'en débarrasser et s'en fut trouver son boucher, auquel il offrit deux charrettes de journaux.

— En échange, dit-il, vous me donnerez du bœuf. Marché conclu.

Tout alla bien pendant quelques jours. Le boucher « plait » — ainsi dit-on à Genève — ses aloyaux et autres rumstecks dans de solides numéros de la Gazette de Voss et du Berliner Tageblatt. Mais bientôt un client protesta. Puis deux, puis trois... puis vingt.

Le boucher comprit qu'il risquait, en continuant, de perdre sa clientèle, et, bien résolu à ne jamais se servir de ce papier, le brûla dans sa cour.

Mais il doit encore au client de qui il le tient pour trente-cinq francs d'entrecôtes.

Que nos belles madames se rassurent! Il n'y aura pas, cet hiver, de crise de la fourrure.

On sait, en effet, que nos poilus ont eu à se battre contre les rats presque autant que contre les Allemands. Seulement, tandis qu'ils ne font rien de la peau des Boches, ils tannent celle des rats et sont arrivés à obtenir des fourrures qui sont aussi belles que celles des renards, des zibelines, et surtout des lapins démocratiques.

Et voilà comment nos petits rats d'opéra abriteront leurs menottes, cet hiver, dans des rats d'Argonne ou... d'ailleurs.

Le Veilleur.

CROQUIS

La liseuse

Elle est jeune, elle est jolie — et elle est blonde... mais, ce qui est mieux encore, elle est charitable et bonne. Comme elle n'a que dix-huit ans — presque une enfant — ses parents ne lui ont point permis de réaliser son rêve : celui de toutes les femmes françaises depuis la guerre — être infirmière. Alors, comme malgré tout elle a voulu se rendre utile, être aussi en quelque sorte la providence de nos soldats, elle a cherché parmi tous les rôles celui qui conviendrait le mieux à ses aspirations et à ses goûts, et elle a su trouver une occupation à la fois nécessaire et poétique : elle est liseuse chez les Aveugles.

Qui dit liseuse dit aussi verseuse d'idéal. Est-il en effet plus noble apostolat que d'évoquer par la magie des mots toutes les scènes que les malheureuses victimes de la grande blessure ne reconnaîtront jamais ? Les paysages de rêve, couchers de soleil féériques, villes orientales ou même simple mouvement d'une rue parisienne ne leur sont plus défendus, puisque par le miracle du livre et la douceur d'une voix de jeune fille ils peuvent maintenant « revoir » toutes ces beautés...

... Comme chaque jour, chargée de journaux et de romans, j'ai vu, ce matin, passer la liseuse, et, curieux depuis longtemps d'avoir quelques détails sur les goûts de nos blessés, je me suis permis de l'interroger.

— Je commence, me dit-elle, par les journaux. A tout seigneur tout honneur, et vous vous doutez bien que c'est le communiqué officiel qui ouvre la série de mes lectures. Je voudrais que vous puissiez entendre alors la conversation de mes enfants (Mes enfants ! elle a dix-huit ans !). Il est rare que l'un de mes auditeurs n'ait point combattu dans un des secteurs mentionnés. Mieux que ne peut le faire le rédacteur, il explique alors à ses camarades les conditions exactes de la lutte, et quand le communiqué est long, nous le disons tout simplement pendant un certain temps. Puis, cette lecture terminée, je demande à mes aveugles ce qu'ils auraient plaisir à connaître. Invariablement ils me font toujours la même réponse.

— ... ?

— Dites-nous maintenant ce que deviennent les Russes.

Il me faut alors chercher dans le journal les dépêches des Russes. De tous nos alliés, ce sont eux les favoris de mes blessés. Pourquoi ? Qui pourra jamais dire les raisons de cette préférence ?

Ces communiqués lus, il ne nous reste plus grand-chose. Ce que vous appelez les « articles de fond » ce sont que d'un médiocre intérêt pour les aveugles, et je les trouve pour ma part profondément ennuyeux...

— Mais vous avez les feuilletons, les contes...

La jeune fille blonde fit la moue.

— Ils ne sont pas, me dit-elle, du goût de mes auditeurs. Rien, paraît-il, n'est plus fastidieux que d'entendre parler de la guerre par des gens qui ne l'ont pas faite. Ils ne m'ont jamais rien dit, mais je devine bien leur étonnement quand je leur lis une histoire de tranchée écrite par un monsieur installé devant un bon feu et interrompu peut-être dans son travail par son domestique qui vient lui annoncer que le potage est servi dans la pièce voisine... Ils préfèrent franchement à ces contes d'aujourd'hui les romans d'avant-guerre, qui, ne leur parlant pas de la lutte effroyable, les emportent en pleines aventures d'imagination et leur font oublier un instant leur malheur. Les grands voyages leur plaisent infiniment, les descriptions de pays lointains ont aussi de l'attrait pour eux...

— Et, demandai-je confidentiellement, les histoires d'amour ?

La jeune fille blonde rougit quelque peu, mais elle me répondit sans détours.

— Oui, ils sont émus comme des gosses à la moindre idylle intercalée dans un récit. L'ent-être éveillée en leurs esprits quelque douce reminiscence, peut-être aussi songent-ils à l'avenir... Souvent j'ai aperçu des larmes dans leurs pauvres yeux morts, à la lecture d'un passage sentimental. Alors, vite, pour leur faire oublier leur détresse, je leur lis un roman comique, une histoire amusante : ils sont si faciles à contenter ! Ils aiment tous les romans...

— Ils ont pourtant des préférences ?

— Oui, et j'ai honte de vous l'avouer, ils ont un penchant marqué pour la littérature féminine. C'est Collette, Gyp, Harry et Mardrus leurs auteurs de prédilection, mais ils ne dédaignent point pour cela nos romanciers. D'ailleurs, je vous le dis, ils les aiment tous, tous...

Ici, la liseuse hésita un instant.

— Non, pourtant, continua-t-elle, je ne dis pas toute la vérité. Il en est un dont ils ne veulent entendre parler... qu'ils ne veulent surtout entendre lire... Ils le trouvent fatigant, monotone, et, permettez-moi leur expression, « à rasoir », il est d'ailleurs unique et c'est le seul qui les agace...

Mais je l'ai dit en commençant, la jeune fille blonde est charitable : elle n'a jamais voulu me dire le nom de cet auteur...

Emmanuel Sheridan.

Les Allemands contraints à l'offensive

Mais où ?... En France ? En Russie ? Sur mer ?

La raison commanderait aux Allemands d'abandonner l'entreprise de Verdun, l'amour-propre les engage à s'y obstiner. L'amour-propre sera le plus fort, et l'ennemi va s'user encore devant nos lignes qui n'ont cessé, depuis deux mois, de se renforcer de jour en jour.

Mais le coup est manqué. L'évidence apparaît, même en Allemagne : ce n'est pas devant Verdun que le résultat décisif dont nos ennemis ont un si urgent besoin a chance d'être obtenu.

Forcés leur sera donc de le chercher ailleurs. Sera-ce sur un autre point de notre front ? Il semble que dans leur plan primitif l'offensive de Verdun devait se combiner avec d'autres offensives dirigées sur des régions assez voisines pour obtenir un effet d'enveloppement. Mais ces offensives ne devaient et ne pouvaient se déclancher qu'après le succès de la première. Comme celle-ci s'est prolongée au delà des délais prévus et n'a pas donné ce qu'on en espérait, le projet a été abandonné, et il semble même que de larges prélèvements aient été faits, pour réparer les pertes subies devant Verdun, aux dépens des effectifs destinés à intervenir ailleurs.

A un certain moment, on a pu croire qu'une attaque contre Salonique se préparait. Nous avons exprimé à ce sujet un scepticisme que les événements ont justifié. Les escarmouches que les Allemands ont provoquées alors à la frontière grecque n'avaient d'autre but que de dissimuler le retrait d'une partie de leurs troupes.

Restent les deux extrémités de la ligne de combat : d'une part, le front de Russie ; de l'autre, la partie de notre front occupée par l'armée anglaise.

En Russie, les Allemands vont être à bref délai obligés de prendre l'offensive, pour essayer de prévenir celle de nos alliés. Avant la débâcle printanière, ceux-ci ont enlevé dans la région septentrionale de leur front des points d'appui importants, notamment au sud de Dvinsk et à l'ouest de Jacobstadt. Le printemps a été précoce cette année, les routes redevenaient praticables aux premiers jours de mai. L'état-major allemand ne peut manquer de se rendre compte de la situation, qui est menaçante.

Son obstination contre Verdun lui a, d'autre part, fait manquer une excellente occasion d'attaquer l'armée anglaise, au moment où elle manœuvrait pour étendre son front vers le sud en relevant un certain nombre de nos unités. Aujourd'hui, les lignes anglaises ont été organisées et renforcées de telle manière qu'il faudrait pour avoir chance de les entamer une dépense de munitions et d'hommes à peu près égale à celle que l'ennemi vient de faire devant Verdun.

Enfin, il est possible que dans leur rage de ne pouvoir atteindre l'Angleterre les Allemands se résolvent finalement à une sortie de leur flotte de guerre. Ce serait là un véritable coup de désespoir, car les chances de succès sont très faibles, et l'insuccès serait un désastre irréparable. Certains indices permettent cependant de croire que nos ennemis en viendront là. Nous ne pouvons que le souhaiter.

Jean Villars.

Les Autrichiens saisissent la valise diplomatique de la Roumanie

BUCAREST, 25 avril (Retardée dans la transmission). — L'attaché militaire de la légation de Roumanie à Berlin, qui portait la valise diplomatique pour Bucarest, a été arrêté vendredi à Brasso, par les autorités austro-hongroises.

Celles-ci ont procédé à de minutieuses perquisitions et ont voulu obliger l'attaché à ouvrir la valise. L'attaché a refusé et a demandé à pouvoir informer télégraphiquement son gouvernement de l'incident. Les autorités lui en ont refusé l'autorisation. Finalement, l'attaché a obtenu l'autorisation de poursuivre son voyage en laissant la valise à Brasso.

Dès l'arrivée de l'attaché à Bucarest, le gouvernement, informé de ce qui s'était passé, a fait, par le ministère des Affaires étrangères, des démarches auprès du comte Czernin de Chudenitz, ministre d'Autriche-Hongrie, qui a obtenu que la valise diplomatique roumaine fût renvoyée intacte à Bucarest.

Cet incident produit à Bucarest une impression pénible.

La conspiration allemande en Irlande

Les désordres de Dublin. — Les arrestations. — Comment fut capturé Roger Casement.

Les informations abondantes qui parviennent sur l'affaire de Dublin elle-même et sur la tentative de sir Casement permettent de reconstituer avec une certaine précision les événements.

Un contre-temps fâcheux voulut qu'un avertissement qui parvenait aux autorités de l'émeute



M. BIRRELL, sous-secrétaire d'Etat pour l'Irlande, qui vient de quitter Londres pour se rendre à Dublin.

préparée leur parvint le jour même, c'est-à-dire le 24, mais trop tard, alors que Dublin était déjà en pleine insurrection.

Les Sinn-Feiners attaquèrent, mais sans vigueur, le château de Dublin, siège de l'administration de l'Irlande ; ils occupèrent le carrefour central, Saint-Stephens Green, et arrêtaient des troupes qui revenaient de la caserne ; ils firent feu sur elles de dessus les toits. Puis ils occupèrent le bureau central des postes et télégraphes, le palais de justice, les grandes gares, principalement celle de Western-roads, d'où part le courrier destiné à la Grande-Bretagne, et coupèrent les fils du télégraphe.

Des mercredi soir, le télégraphe était dégagé. Liberty-Hall, siège de l'organisation du Sinn Fein, qui est partiellement détruit, est occupé par les troupes. Les volontaires nationalistes ont pris les armes et aident les autorités ; un cordon de troupes entoure la porte centrale de la ville, sur la rive gauche, et plusieurs bataillons sont arrivés cet après-midi de Grande-Bretagne.



La Tour de Londres, prison dans laquelle le traître ROGER CASEMENT est actuellement détenu.

On ne connaît pas les pertes des insurgés ; du côté des défenseurs de l'ordre, il y a eu 15 personnes tuées et 21 blessées.

En résumé, on est maître de la situation.

Le Daily Telegraph confirme que l'insurrection est impuissante, mais il ajoute que les insurgés occupent toujours les gares de chemin de fer et la centre de la ville, qu'ils tiennent les rues principales et occupent de fortes positions dans les mai-

sens, ce qui signifie qu'il y aura des combats sanglants dans les rues.

Le soulèvement est entièrement localisé à Dublin et le pays notera avec plaisir que les volontaires nationalistes de Drogheda et de nombreuses personnalités locales ont offert leurs services au gouvernement.

Les complices de l'Allemagne

Les journaux déclarent tous qu'il n'est pas douteux que l'influence allemande se manifeste dans cette rébellion : les agents allemands avaient montré beaucoup d'activité dans certains districts de l'Irlande pendant des mois ; il y a, sans aucun doute, une relation entre le soulèvement des Sinn-Féiners à Dublin et la tentative de débarquement d'armes qui a amené la capture du renégat Casement.

Rien ne le prouve mieux que les faits suivants : On a arrêté à Tralee les nommés Austin Stack, clerc d'avocat, et Cornélius Collins, employé du bureau de postes de Dublin, sous l'inculpation d'avoir provoqué et favorisé l'importation d'armes de provenance ennemie.

Ces arrestations sont la suite de la saisie opérée dans la baie de Tralee d'un navire chargé d'armes et de munitions destinées aux Sinn-Féiners. On croit que ces armes avaient été transbordées d'un navire hollandais qui croisa le long des côtes.

Un homme de nationalité inconnue et sur lequel auraient été trouvés des documents importants a été arrêté dans le voisinage du navire saisi et amené sous bonne escorte à Dublin.

Enfin, une automobile, venant de Limerick, est tombée dans la rivière à Killorglin ; les trois hommes qui l'occupaient ont été noyés ; le chauffeur a pu s'échapper.

L'arrestation de R. Casement

Quant à sir R. Casement, il a été transféré de la prison de Brixton, où il avait d'abord été interné, à la Tour de Londres ; il y occupe la cellule où l'espion allemand Lody passa la nuit qui précéda son exécution.

Il avait quitté Kiel le 14 avril à bord d'un sous-marin qui convoyait un chalutier où flottait le drapeau hollandais, mais qui cachait, sous une cargaison de marchandises, 20.000 fusils, des mitrailleuses et des munitions.

Le chalutier était commandé par un lieutenant allemand, secondé d'un enseigne. Il avait pour équipage vingt hommes choisis.

Au sud des Iles Féroé, il fut arraisonné par un patrouilleur anglais qui fut étonné de trouver un chalutier hollandais si loin au Nord. Les Allemands, ayant invoqué le danger de sous-marins, furent autorisés à continuer leur route.

Pendant ce temps, le sous-marin avait plongé. Les deux navires se dirigèrent ensuite vers l'Irlande, où ils furent arrêtés par un autre navire patrouilleur qui envoya un boulet dans l'avant du chalutier et le somma de le suivre.

Mais, peu après, l'équipage fit sauter le navire. Le navire patrouilleur envoya une chaloupe armée qui recueillit l'équipage, lequel fit des aveux. On trouva encore un canot, de modèle pliant, appartenant au sous-marin, et qui portait un officier allemand et sir R. Casement.

Ce dernier fut envoyé à Londres en même temps que tous les Allemands, lesquels furent traités comme prisonniers de guerre.

Ses amis se préoccupent déjà de le venger s'il est exécuté, car l'ambassadeur de Grande-Bretagne aux Etats-Unis, sir Cecil Spring Rice, a communiqué au département d'Etat une lettre anonyme annonçant que si sir Roger Casement n'était pas traité en prisonnier de guerre par les autorités anglaises, sir Cecil Spring Rice et plusieurs autres fonctionnaires anglais aux Etats-Unis seraient l'objet d'attentats qui leur coûteraient la vie.

Déclarations du député nationaliste O'Connor

LONDRES, 26 avril. — M. O'Connor, le député nationaliste irlandais bien connu en France, a fait les déclarations suivantes sur les troubles de Dublin :

Faute de renseignements définitifs, je ne puis encore dire grand-chose. Pour moi, l'affaire est douloureuse et affligeante.

Je me borne donc, en ce moment, à dire que les manifestants de Dublin ne représentent qu'une infime portion de notre population. La majorité du peuple irlandais est de tout autre opinion. Le fait que 250.000 des nôtres sont dans les tranchées, voilà la meilleure réponse au coup de folie de l'Irlande.

Un dernier mot encore : Dites que le complot allemand est complètement échoué.



M. O'CONNOR
(Phot. Henri Manuel.)

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Jeudi 27 Avril (534^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Au nord de l'Aisne, plusieurs patrouilles allemandes ont été repoussées à coups de grenades.

Dans la région de Verdun, bombardement intense du réduit d'Avocourt et de nos organisations de la côte du Poivre. Une petite attaque ennemie dirigée sur un élément de tranchée, au nord du fort de Vaux, a été arrêtée immédiatement par nos tirs de barrage.

En Lorraine, nous avons dispersé une reconnaissance allemande qui tentait d'aborder nos positions à l'est de Lesménils.

Sur le reste du front, aucun événement important à signaler en dehors de la canonnade habituelle.

VINGT-TROIS HEURES. — Sur la rive gauche de la Meuse, intense activité de l'artillerie dans les régions d'Avocourt, Esnes et Cumières.

Sur la rive droite, l'ennemi a fait deux simulacres d'attaque, accompagnés de bombardements violents : l'un sur le front d'Haudromont-Fernie Thiaumont ; l'autre entre Douaumont et Vaux. Arrêtés par nos tirs de barrage, les Allemands ne sont pas sortis de leurs tranchées.

Sur le reste du front, journée relativement calme, sauf dans la région de Roye et dans les secteurs à l'ouest de Pont-à-Mousson, où nos batteries se sont montrées très actives.

LA GUERRE AERIENNE

Dans la journée d'hier, un avion ennemi, abattu par le tir de nos auto-cannons, est tombé en avant du fort de Vaux.

Dans la nuit du 26 au 27, trois de nos dirigeables ont effectué des opérations de bombardement. De nombreux projectiles de gros calibre ont été lancés par eux sur les gares d'Etain et de Bendorf et sur la voie ferrée d'Arnaville.

La même nuit, nos avions ont lancé trente-sept obus de 120 sur différentes gares de la vallée de l'Aire, vingt-cinq obus de 120 sur des bivouacs de la vallée de l'Orne, six obus de 120 et deux bombes incendiaires sur la gare de Thionville, huit obus de 120 sur la gare de Conflans.

Les communiqués britanniques

LONDRES, 26 avril. — L'activité des avions ennemis a été moindre hier. Le matin, un avion ennemi a été descendu dans nos lignes, après un combat aérien ; le pilote et l'observateur ont été tués.

A midi et demi, un dirigeable ennemi a lancé des bombes près de la côte, en arrière de nos lignes, sans causer de dégâts.

La nuit dernière, nous avons exécuté deux raids sur le canal de La Bassée ; au cours d'un combat corps à corps, nous avons fait trois prisonniers.

Ce matin, de bonne heure, l'ennemi a fait éclater une mine au sud-est de Souchez et a pris pied dans nos tranchées, mais il en a été chassé par une contre-attaque.

L'artillerie s'est montrée active aux environs de Carnoy, La Boisselle, Arras, Souchez, Witschaete et Ypres.

EGYPTE

LONDRES, 26 avril. — Un communiqué officiel donne les détails suivants sur le combat livré à Katia, en Egypte, le jour de Pâques.

Les troupes montées britanniques, qui occupaient une position à l'intérieur et autour du village de Katia, se trouvant attaquées par des forces turques très supérieures, se replièrent en livrant un combat d'arrière-garde qui causa aux ennemis de grosses pertes.

La Yeomanry du comté de Worcester tenait bon à Katia, mais ses chevaux ayant été mis hors de combat par les obus, elle ne put pas battre en retraite à temps de manière à coopérer avec les autres régiments, et un certain nombre de hommes tombèrent entre les mains de l'ennemi.

Sauf un millier d'hommes qui occupent toujours Bir-el-Ahd, l'oasis de Katia se trouve déblayée d'ennemis.

Cette incursion a coûté cher aux Turcs, dont les pertes, surtout à Dueldar, ont été très élevées.

Propos d'un inconnu

La piraterie allemande prédite et expliquée en 1912

Un jour je traversais l'Allemagne dans un train express, un *schneidzug*, comme ils disent. J'étais seul dans mon compartiment avec le neveu d'un ancien chancelier — voulez-vous que nous l'appelions Bulow ? — qui, durant cette guerre, a été chargé par son maître de plusieurs missions de confiance.

J'ai connu cet homme, d'un âge un peu mûr, à Paris, dans une académie où un peintre à la mode enseignait les arts plastiques à une multitude de Prussiens, de Bavarois, de Viennois et de Hongrois. Je l'avais perdu de vue depuis une année ou deux, quand les hasards d'un voyage nous avaient soudain réunis dans une gare. A peine le train parti, notre conversation roula sur le seul sujet que l'on ait jamais pu traiter avec un Allemand, c'est-à-dire la politique extérieure de l'Allemagne.

Comme je remarquais la quantité vraiment extraordinaire des usines crachant leur fumée vers le ciel, mon interlocuteur murmura : « Il faut bien... pour la guerre, s'il est indispensable de la faire... » C'était en 1912, et la presse allemande se montrait nerveuse au lendemain de la cérémonie russe de Borodino, où l'on vit une délégation militaire française assister à une parade sur le terrain de la bataille de la Moskova.

Sachant combien l'Allemand aime à parler de ses projets, et vu la personnalité de mon voisin, je lui dis : « Vous croyez donc à la guerre ? » Il me répondit vivement : « Oh ! non, elle est impossible... parfaitement impossible... mais pourtant, s'il le fallait... » Ce fut la première fois que je constatai une réticence susceptible de laisser voir le but guerrier. Mais là où il devint tout à fait intéressant, ce fut quand il s'exalta, comme tout bon Teuton qui se respecte, et se mit à tenir un langage qui me parut mystifiquement incohérent, mais auquel je ne puis m'empêcher de songer au moment où l'Allemagne va répondre aux Etats-Unis.

Il me dit : « Si jamais nous faisons la guerre, nous ne nous ferons pas d'illusion : nous aurons le monde contre nous, et cela est grandiose. L'Angleterre voudra nous bloquer, la Russie nous évaser ; quant à vous, vous nous mépriserez : vous êtes des poètes. Cependant, nous étonnerons le monde. Mais il y a un point noir : c'est l'Amérique ! »

« Que vient faire ici l'Amérique ? » pensai-je. Comme s'il devinait mon idée, il reprit :

« Oui, le seul pays qui pourra faire crédit à nos banquiers et à nos commerçants, c'est l'Amérique. Or, pour rompre les chaînes du blocus qui nous étranglent, nos sous-marins, qui sont munis des appareils les plus perfectionnés, pourront naviguer au loin et couleront le plus de navires possible, même neutres. Ça, c'est la guerre. »

Je ne puis m'empêcher de trouver « qu'on allait un peu fort » dans les hautes sphères du gouvernement impérial. Il continua, imperturbable :

« C'est la guerre, mais cela pourrait gêner tout avec le pays des dollars. Je ne partage pas l'optimisme de certains, qui ont confiance dans nos agents d'Amérique. Nous avons là-bas des dépôts de munitions ; nous pouvons brûler des banques, des usines ; mais tout cela, ce sont des moyens désespérés... Certes, une minorité décidée peut beaucoup, et, en cas de rupture avec l'Amérique, nous ferions beaucoup de mal... Mais après ! Après !... Nous ne gagnerions absolument rien. Le plus simple, voyez-vous, est de paraître céder. Diplomatiquement, nous céderons. Nous céderons toujours, toujours... et puis nous continuerons, envers et contre tous. Tendons l'échine, et mordons si nous pouvons. Tout est là. Nous ne sommes pas des rêveurs, nous ! Néanmoins, l'Amérique nous préoccupe ! »

Je le regardais. Il était peigné à ravir ; rasé et monoclé, vêtu avec la dernière recherche parisienne, et il tenait le langage d'un esroce ou d'un maître chanteur. C'est à ne pas croire, tant c'est loin de notre mentalité. Or, il était « l'Allemand qui parle », tout simplement. L'espèce en était moins rare qu'on ne le croit généralement. Trop souvent, nous nous sommes laissés prendre à l'Allemand papillard et pacifiste. Quoi qu'il en soit, nous saurons bientôt si les sphères où gravitait ce bavard typique vont « céder diplomatiquement », quittes à continuer envers et contre tous.

L'Inconnu.

VOTRE BÉBÉ DOIT MANGER

pour que ses petits bras et jambes deviennent proportionnés à son estomac volumineux. Il doit dormir pour qu'il puisse manger davantage. C'est pourquoi la question de son alimentation est si importante, et c'est pourquoi une alimentation non appropriée éteint la vie d'un si grand nombre de bébés. La meilleure nourriture pour les nourrissons est le lait maternel, mais s'il fait défaut le meilleur succédané est la *Farine lactée Nestlé*, aussi digestive, aussi pure, aussi saine, aussi sûre que le lait de la mère.

DERNIÈRE HEURE

La loi martiale est étendue à toute l'Irlande

LONDRES, 27 avril. — A la Chambre des Communes M. Asquith expose que les rebelles tiennent toujours plusieurs bâtiments publics importants à Dublin et que la lutte se poursuit dans les rues.

« Les troupes ont été considérablement renforcées et le gouvernement, après une enquête sérieuse, pense qu'elles sont maintenant suffisantes pour faire face à la situation. »

« Le cabinet a ordonné aujourd'hui au gouvernement exécutif d'Irlande de proclamer la loi martiale dans tout le pays. »

« Cette mesure n'a pas un caractère simplement préventif, car il semble que le mouvement de rébellion se soit propagé dans d'autres parties de l'Irlande, particulièrement vers l'ouest. »

« Le général Maxwell, qui est parti cet après-midi pour l'Irlande, est l'ancien commandant en chef des troupes d'Égypte. Le gouvernement exécutif devra se placer à son entière disposition pour exécuter ses instructions. »

« Toutes les nouvelles d'Irlande parviendront par l'intermédiaire de la censure militaire. »

« Comme chacun sait, le devoir primordial de tout gouvernement est de rétablir l'ordre et de réprimer la rébellion avec toute la vigueur et la promptitude possibles. C'est ce que nous faisons. De plus, le gouvernement reconnaît certainement l'obligation qui lui incombe d'établir une enquête soignée sur les causes de ces événements, et la part de responsabilité qui en revient à chacun. » (Applaudissements sur les bancs des unionistes.)

Un député demande si le secrétaire d'État pour l'Irlande a informé le gouvernement de l'état de choses en Irlande et si l'impossibilité où s'est trouvé le gouvernement de prendre des mesures pour éviter des désordres n'a pas été due à une décision du cabinet.

M. Asquith répond que certainement il n'y a pas eu de décision quelconque du cabinet à ce sujet. Qu'on n'oublie pas, ajoute M. Asquith, que le gouvernement promet de faire une enquête approfondie sur les causes et la responsabilité des événements.

Sir Edward Carson a pris ensuite la parole et a affirmé qu'il était satisfait de la déclaration du premier ministre. Il a ajouté qu'il espérait qu'au cours d'une guerre pareille, une discussion politique de la question d'Irlande.

M. John Redmond, chef du parti irlandais, a déclaré, en son nom et au nom de ses collègues, que les événements d'Irlande lui inspiraient des sentiments de mépris et d'horreur. Il a ajouté qu'il était, en ce qui concerne la presse, de la même opinion que celle de sir Edward Carson.

M. Asquith, prenant la parole un peu plus tard, a déclaré que le mouvement de rébellion en Irlande n'était approuvé par aucune personnalité éminente en Irlande. Il a assuré que les communications télégraphiques pourraient être établies aujourd'hui ou demain.

Les à-côtés du soulèvement

[DE NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER]

Dans la *Gazette de Zurich* du 25, le prince de Hohenlohe discutant le sentiment de l'opinion anglaise au sujet du discours du chancelier de Bethmann-Hollweg, demande « ce que le peuple anglais penserait si parmi les conditions de paix, l'Allemagne faisait entrer l'exigence de l'application immédiate du *Rome Rule* à l'Irlande. » Cette allusion est faite sous la forme d'un argument railleur, et pourtant, c'est bien en partie à l'incitation allemande que l'on doit le soulèvement irlandais.

On peut dire : en partie, car il semble que l'on soit assuré que le complot révolutionnaire avait son centre d'action aux États-Unis où l'on a toujours vu les Irlando-Américains marcher de concert avec les Germano-Américains et appuyer leurs menées contre l'Angleterre. Les *Sinn-Feiners* recevaient des subsides des États-Unis. Il ne faut pas oublier que toujours les campagnes, soulèvements, rébellions de l'Irlande furent alimentées financièrement par les Irlandais émigrés en Amérique. Pour sa part, il y a trente ans, Parnell recueillait 82.000 livres sterling.

On cherche à évaluer quels sont les éléments révolutionnaires et les chefs de ce mouvement, moins inattendu qu'il ne peut paraître. En effet, le gouvernement anglais, en n'étendant pas à l'Irlande le *Military Service Act*, avait ses motifs. A part sir Roger Casement, qui a été saisi au débarqué, on cherche un chef. Est-ce Jim Larkin,

l'agitateur qui semblait réconcilié avec le gouvernement et que suivraient aujourd'hui des anarchistes ?

Les *Sinn-Feiners* sont des patriotes nationalistes exaltés qui rêvent non seulement l'autonomie absolue de l'Irlande, mais qui vont encore jusqu'à vouloir (et c'est un de leurs premiers articles de foi) faire renaitre l'antique parler gaélique, qu'ils ne parlent même pas eux-mêmes, d'ailleurs. Ils se disent des Celtes qui veulent vivre en Celtes.

La rébellion est armée et bien armée. Depuis des mois, les *Sinn-Feiners* se sont exercés et ont acheté des armes, suivant en cela l'exemple de l'Ulster où Edward Carson a pu recruter et armer une énorme troupe, sans que le gouvernement s'y soit opposé.

Ici, l'on dit, en rappelant cette organisation de l'Ulster protestant contre l'Irlande du sud catholique, que c'était « une affaire entre Irlandais » ; on ajoute que cette Irlande soulevée aujourd'hui a toujours fourni à l'Empire ses meilleurs soldats, le duc de Wellington, par exemple, comme feu lord Roberts of Kandahar et lord Kitchener lui-même. — COLLINGHAM.

Les Irlandais d'Amérique s'agitent

NEW-YORK, 27 avril. — La tentative de sir Roger Casement est tournée en ridicule aux États-Unis.

Cependant, on reproche en même temps à M. Asquith d'observer la politique : attendre et voir venir.

Les groupes séparatistes *Sinn-Fein* et *Clon-Na-Gael*, qui comptent à peine 5 0/0 de la population irlandaise aux États-Unis, sont naturellement dans la jubilation.

Ils ont fait un appel pour la convocation d'un meeting en masse, dimanche prochain, en faveur des veuves et des orphelins des martyrs de Dublin et pour protester d'avance contre l'exécution de sir Roger Casement. — (Daily Mail.)

LE RECRUTEMENT ANGLAIS

Le débat est ajourné

La Chambre des communes est disposée à aller jusqu'aux mesures extrêmes

LONDRES, 27 avril. — M. Walter Long a soumis aujourd'hui à la Chambre des Communes un projet de loi sur le service militaire.

Ce projet prolonge jusqu'à la fin de la guerre, dans l'armée ou dans l'organisation territoriale, la durée de service qui, en ce moment est à terme limité.

Le projet propose l'enrôlement de tous les hommes non mariés entre dix-huit et quarante et un ans.

M. Asquith annonce qu'en raison de nombreuses objections soulevées sur certaines questions de détail du projet de loi militaire, le gouvernement décide d'ajourner le débat.

Interrogé par plusieurs députés sur ce qu'il se propose de faire, M. Asquith ajoute :

« Il m'est impossible de prendre une décision au pied levé. Je dois consulter mes collègues sur la question. Le gouvernement fera connaître sa décision mardi. »

Dans les couloirs de la Chambre des Communes, on dit que le retrait du bill du gouvernement est dû uniquement à l'unanimité surprenante de la Chambre, qui estimait que les propositions du gouvernement n'étaient pas assez loin.

De l'atmosphère ambiante des couloirs, se dégage ce soir l'impression que la Chambre est prête à voter toutes les mesures sur le service militaire que le gouverneur pourra présenter.

Le raid quotidien des zeppelins sur l'Angleterre

Résultat du dernier : une bombe dans l'eau

LONDRES, 27 avril, 2 h. 50. — Le ministère de la Guerre communique la note suivante :

Hier soir, mercredi, entre 10 h. 13 et 11 heures, on a signalé que des zeppelins volaient au-dessus de la côte orientale du Kent.

Jusqu'au moment où parait ce communiqué, il ne semble pas que les dirigeables aient pénétré plus avant dans les terres. Le temps étant brumeux dans le Kent, il est probable qu'ils ont repris avant minuit le chemin du retour.

Une bombe aurait été lancée et serait tombée à la mer.

LA TENSION GERMANO-AMERICAINE

Il se confirme que l'Allemagne capitulera

AMSTERDAM, 27 avril. — On constate une modification de plus en plus accentuée du ton de la presse allemande, qui, en trois jours, a abandonné le langage de la menace et de l'appel aux armes pour celui de la circonspection et de la modération.

Il n'existe aucun doute que ce changement d'attitude ne soit dû aux exhortations du gouvernement impérial qui désire préparer l'opinion au mouvement de recul qu'il se voit contraint d'exécuter et tient à se mettre à l'abri du reproche de capituler et de sacrifier l'honneur allemand, ainsi que la guerre sous-marine, proclamée tant de fois l'élément essentiel de la défense de l'Allemagne.

Mais on sauvera les apparences

NEW-YORK, 27 avril. — On croit généralement à la capitulation de l'Allemagne. Mais elle sauvera les apparences à l'aide du prétexte suivant : le gouvernement allemand fera entendre qu'en cédant à l'Amérique sur la question de la guerre sous-marine il a réussi à obtenir sa promesse d'engager auprès des autres États neutres des négociations qui auront pour effet d'atténuer le blocus anglais.

D'autre part, un semblant de concession pourrait être obtenu sur la question du régime des navires marchands armés, les États-Unis paraissant disposés à reconnaître qu'ils peuvent être considérés comme navires de guerre et traités en conséquence des l'instant où l'usage de leur armement ne serait plus strictement défensif. Les États-Unis admettraient aussi le droit de couler les bâtiments de commerce neutres reconnus suspects.

Ces concessions des États-Unis sont consignées dans un *memorandum* qui peut avoir pour but de prévenir l'initiative que les Allemands auraient sans doute prise en ouvrant une controverse sur cette question, mais qui introduit aussi dans le débat un élément transactionnel.

La violation du territoire suisse

Berne proteste à Berlin

BERNE, 27 avril. — Le Conseil fédéral vient de transmettre à Berlin une note pour protester contre la nouvelle violation de la frontière suisse par un avion allemand.

GENÈVE, 27 avril. — On mande de Berne au *Journal de Genève* que le gouvernement fédéral est indigné de la nouvelle violation du territoire suisse par un avion allemand, moins d'un mois après l'attentat du 31 mars, et après les excuses officielles et la déclaration solennelle que des ordres précis avaient été donnés aux aviateurs allemands. L'impression est aussi des plus déplorables dans les milieux militaires.

On affirme que le général s'est exprimé en termes extrêmement énergiques, tout autant que le président de la Confédération et les autres membres du gouvernement.

La *Tribune* demande que Gilbert soit mis en liberté pour abattre des avions allemands.

Nouvel échec des Autrichiens sur le Carso

ROME, 27 avril. — Commandement suprême :

Sur le front du Trentin, depuis Garda jusqu'à Brenta, on signale l'activité des artilleurs et des avions.

Dans le haut Cordevole, notre artillerie a tiré sur les défenses ennemies du mont Sief.

Dans la vallée de Drava, la gare du chemin de fer d'Imnicken a été atteinte plusieurs fois par les tirs précis de nos canons de gros calibre.

Sur l'Isonzo et sur le Carso, actions habituelles de l'artillerie ; une colonne ennemie, composée des charriots et suivant la route d'Oppenheim à Rubbia, a fait l'objet des feux d'une de nos batteries ; quelques charriots ont sauté avec grand bruit.

Dans la zone à l'est de Selz, l'adversaire, tout en faisant un gaspillage de munitions et en subissant de gros sacrifices d'hommes, a tenté inutilement de nous chasser du retranchement que nous avons conquis au sud du Vallone. La nuit dernière, après plusieurs heures de bombardement intense, il a lancé quatre violentes attaques successives contre nos positions ; ses colonnes profondes d'infanterie ont été fauchées par nos tirs et ont été repoussées chaque fois en grand désordre.

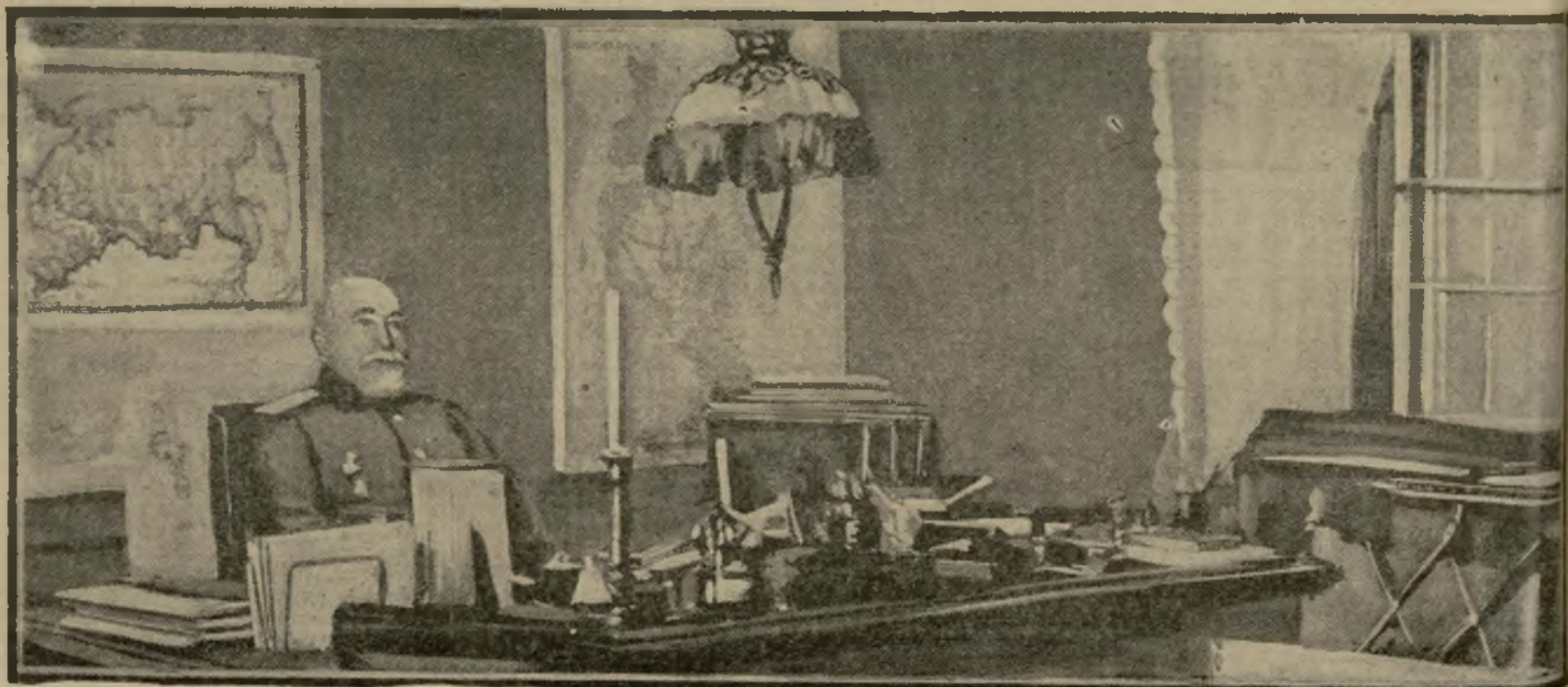
Nous avons fait à l'ennemi une vingtaine de prisonniers.

APRÈS PAQUES DEVANT VERDUN, par HAUTOT



--- Maintenant il nous faut attendre la Trinité...

En Russie : le nouveau ministre de la Guerre

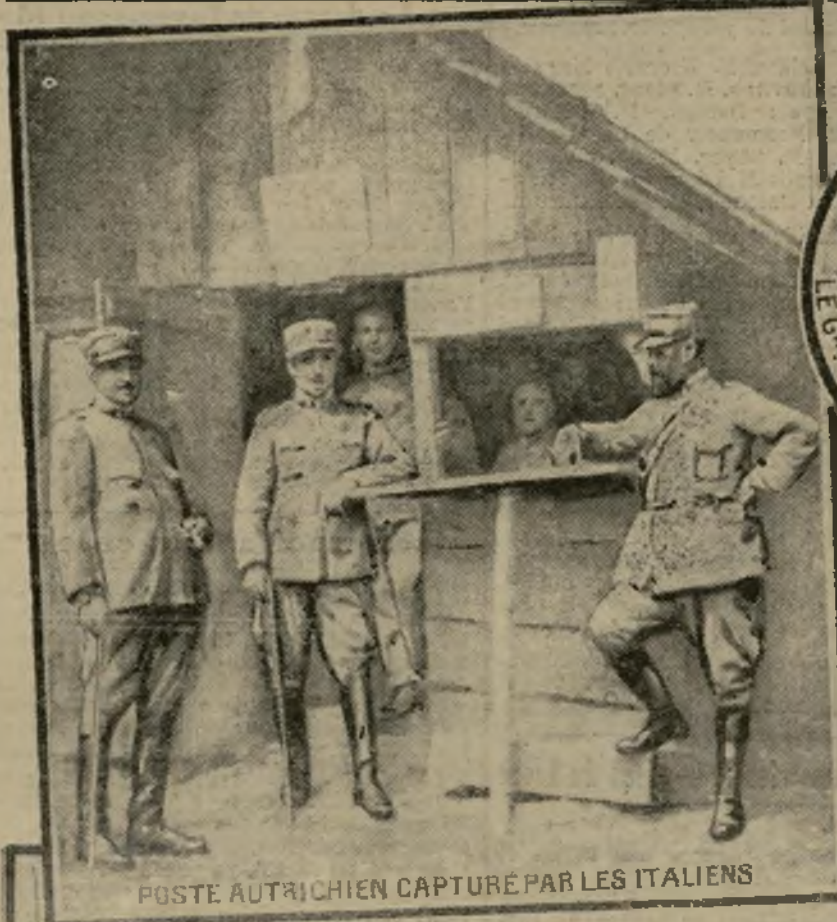


Succédant au général Polivanoff, l'intendant général Shouvaïeff a été nommé récemment ministre de la Guerre en Russie. Il était antérieurement directeur des services de l'intendance. Possédant l'entière confiance du Parlement, il pourra prolonger avec le maximum d'heureux efforts l'œuvre déjà si féconde de son prédécesseur.

Sur le front italien se préparent des actions de grande envergure



RAVITAILLEMENT A DOS DE MULETS PRÈS DU FRONT



POSTE AUTRICHIEN CAPTURÉ PAR LES ITALIENS



LE GÉNÉRAL MARINI DÉCORE UN OFFICIER PLUSIEURS FOIS CITÉ À L'ORDRE DU JOUR



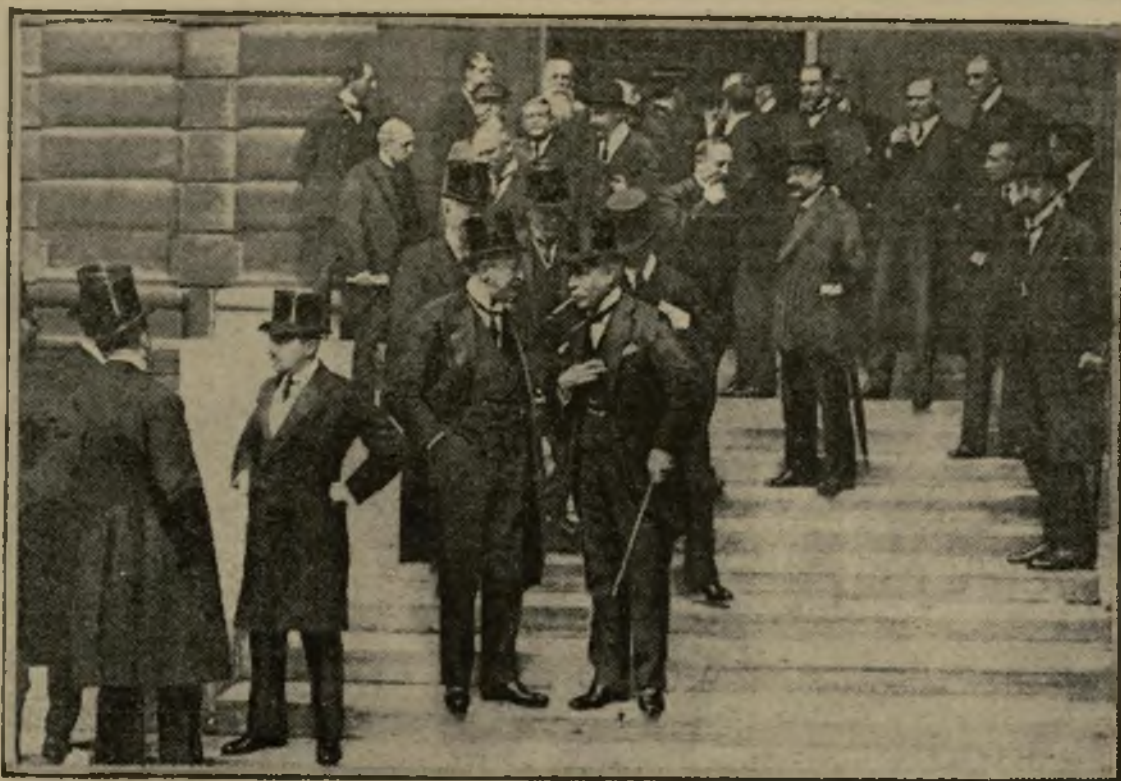
LA FIN D'UN AVION AUTRICHIEN



LE GÉNÉRAL ZUPELLI VISITE UN CENTRE D'AVIATION SUR LE FRONT

De grands événements sont au moment de surgir, semble-t-il, sur le front italien. Nos alliés et leurs adversaires, en prévision du proche retour des beaux jours, s'installent et prennent des dispositions minutieuses pour élargir leurs positions. Les Autrichiens laissent dire qu'ils se proposent une véhémence offensive (?) Les Italiens n'en disent pas tant, mais on peut être sûr qu'ils ne se laissent pas intimider par la concentration des forces ennemies. Visant un objectif très net sur leur front de l'Isonzo, ils envisagent l'avenir avec sérénité.

La Conférence internationale du Commerce



La sortie de la conférence : (X) M. WALTER BEHRENS, secrétaire général du groupe britannique.

Les délégations des nations alliées venues participer aux travaux de la Conférence internationale du Commerce ont été reçues hier matin à l'Élysée par le président de la République, qui avait à ses côtés M. Aristide Briand, président de la République. Les délégués ont été présentés au chef de l'État par leurs ambassadeurs respectifs.

Souhaitant la bienvenue aux délégués, le président de la République a affirmé de nouveau la volonté de la France de mener jusqu'au bout le combat et de ne pas déposer le glaive « avant d'avoir réduit le mal à l'impuissance et brisé l'iniquité ». M. Luzzatti a répondu au nom de toutes les délégations.

Avant de se rendre à l'Élysée, les délégations s'étaient réunies, à 10 heures, dans le jardin d'hiver du Grand-Hôtel. M. Chaumet, président de la Conférence, avait présenté les uns aux autres les délégués des cinq puissances qui, avec la France, prennent part effectivement à la Conférence : l'Angleterre, la Belgique, l'Italie, le Portugal et la Serbie. On sait, d'autre part, que les représentants de la Russie et du Japon n'ont pu s'embarquer en temps utile. La Russie est cependant représentée par M. Nicolas Raffalovitch.

Parmi les représentants de la France, on remarquait notamment MM. Millerand, Steeg, Doumer, Raoul Péret, Landry, etc.

La première séance

La séance d'inauguration de la Conférence s'est ouverte à 2 h. 30 au palais du Luxembourg. Le président de la République, le président du Conseil et le ministre du Commerce ont assisté au début de la réunion, ainsi que les ambassadeurs ou ministres plénipotentiaires des puissances représentées.

Après le discours d'ouverture de M. Chaumet, président, à qui ont répondu sir John Randles, au nom des délégués anglais; M. Léon Hennebicque, au nom des Belges; M. Luzzatti, au nom des Italiens; M. Macieira, au nom des Portugais, et M. Trifkovitch, au nom des Serbes le président de la République a quitté la séance. L'assemblée a alors abordé son ordre du jour qui comportait l'examen de trois questions :

1^{re} Entente préalable entre les Alliés sur toute mesure législative destinée à régler les relations commerciales entre les belligérants, exécution des contrats, recouvrement des créances, séquestre des biens, brevets, etc. (Rapporteur, M. Baudet, sénateur.)

2^{de} Mesures de précaution à prendre contre l'enrichissement des produits allemands de l'état de guerre à l'état de paix. (Rapporteur, M. Landry, député.)

3^{de} Réparation des dommages de guerre. (Rapporteur, M. Haudou, député.)

L'assemblée a finalement renvoyé ces trois questions à l'examen des commissions qui se réuniront ce matin et prépareront les projets de résolution à soumettre à la conférence.

Le soir, a eu lieu le dîner offert par le Comité parlementaire français du commerce aux délégués étrangers.

M. Briand, président du Conseil, présidait, ayant à sa droite l'ambassadeur d'Angleterre, l'ambassadeur de Russie; M. Clémentel, ministre du Commerce; le ministre de Serbie, M. Chagas; M. Tournon, sénateur; M. Luigi Luzzatti, ministre d'Etat d'Italie; M. Marco Trifkovitch, sir John S. Ran-

dies, sir Norwal W. Helme, M. Ferraris Maggiorino, le Dr. Velizar Yankovitch, M. Steeg, sénateur; M. Pryce-John, M. Louis Baudet, M. Destro, M. Louis Sinclair, M. Fromanoir de La Caze, M. Costa Yovanovitch, M. Royer, M. Stephen Pichon, sénateur; M. Anzilotti Dionisio, M. Millerand, député; M. Michel Bacheff, M. Fernand Pila-

A la gauche du président du Conseil, se trouvaient M. Chaumet, président de la Conférence; l'ambassadeur d'Italie, l'ambassadeur du Japon, MM. Doumergue, ministre des Colonies; Albert Melin, ministre du Travail; Abel, député; René Van den Elst, Antonio Macieira, Hennebicque, Marconi, Eugène Baie, d'Anglade, Herculan Galbarde, Rava Luigi, The Right Hon-Lord Devonport, Paulano Edoards, Raoul Péret, ancien ministre; Lambiotte, Mare Reville, ancien ministre; Féron, John Holeson, Emilio Saghiano, Gabriel Hanotaux, de l'Académie française; Mascaraud, Giuseppe de Nava, P. Forsans.

A la fin du dîner, M. Chaumet, au nom de ses collègues du Parlement français, a porté un toast aux éminents représentants des puissances alliées, dont la présence à Paris atteste une fois de plus l'union étroite de tous les pays de l'entente.

Au nom des délégués étrangers, sir John Randles a levé son verre en l'honneur de la France et a bu à la victoire commune.

Le Congrès des Industries françaises du Livre

Hier, s'est réuni, au Palais de la Mutualité, à Lyon, l'assemblée préparatoire du Congrès des Industries françaises du Livre.

La séance a été ouverte par M. Pierre Decourcelle, président de la Société des Gens de Lettres. M. Herriot, sénateur et maire de Lyon, était présent.

M. Pierre Decourcelle et M. Edouard Herriot ont tracé rapidement le programme général de l'œuvre à accomplir. Les éléments du problème à résoudre sont déjà réunis ou vont l'être. Nous allons bientôt pouvoir entrer dans la période d'action. Il est prouvé que nous disposons en France de presque tout ce qui est nécessaire pour redonner à nos industries du livre la suprématie que seule l'organisation allemande lui avait enlevée. Il est démontré que, dans tous les genres, nous avons sous la main ce qu'il y a de mieux. Le tout, c'est une tâche difficile pour un peuple d'individualistes, est de coordonner désormais les efforts vers un but unique. Ce sera la tâche du Congrès de demain.

Tel est le sens des paroles de préface prononcées par M. Pierre Decourcelle et M. Edouard Herriot.

Le programme du Congrès prochain, destiné à fixer la coopération des hommes de lettres, éditeurs de musique, fondeurs de caractères, photographes, galvano-plastes, imprimeurs, typographes, lithographes, taille-douciens, fabricants de papiers, industriels qui se rattachent à la fabrication du papier, fabricants d'encre, brocheurs, relieurs, fabricants de machine, a été déterminé dans ses détails.

Après l'élaboration d'un vaste programme d'ensemble, le Congrès préparatoire de Lyon a décidé de le mettre à exécution, au plus tôt, malgré les difficultés de l'heure. Tous les efforts seront faits pour qu'avant l'été le travail soit dans la mesure du possible terminé, la tâche distribuée, des vœux précis apportés aux pouvoirs publics.

Le Congrès des Industries françaises du Livre, préparé à Lyon, aura lieu à Paris dans la première quinzaine de juillet.

Ayuntamiento de Madrid

Faits divers

PARIS

Coups de revolver et coups de ciseaux

Hier matin, les gardiens de la paix ont arrêté et mis à la disposition de M. Durand, commissaire de police du quartier des Halles, le nommé Théophile Hémy, vingt-huit ans, machiniste, 28, rue Quincampoix, qui, rue Antoine-Carême, a blessé grièvement de plusieurs coups de revolver Louis Hubault, vingt ans, journalier, 49, rue des Blancs-Manteaux.

Boulevard Jourdan, un délinquant, René Dumont, vingt ans, demeurant 22, chemin des Eaux, à Montreuil, a été blessé au côté droit par une balle de revolver tirée par Henri Benoist, trente-quatre ans, avenue de la République, à Montrouge.

Au cours d'une discussion survenue en face du numéro 25 de la rue Fontaine, une demoiselle Claire Allard, trente-neuf ans, demeurant 47, même rue, a frappé de deux coups de ciseaux une artiste lyrique, Blanche Bruneau, vingt-sept ans, domiciliée 36, rue de Douai.

Le feu dans un chantier du Métro

A 8 heures du soir, place Saint-Augustin, à l'angle des boulevards Haussmann et Malesherbes, un incendie, provoqué par un court-circuit, s'est déclaré dans un atelier du Métropolitain de la ligne en construction Tracassé-Opéra.

Le feu, après avoir détruit des matériaux de construction, s'est communiqué à l'estacade. Une partie de la galerie s'est effondrée.

A 9 h. 1/2, tout danger était conjuré et aucun accident de personne n'est à déplorer.

TRIBUNAUX

Le drame de l'avenue du Maine

Le 21 octobre dernier, Yvonne Raby, vingt-deux ans, et Gisèle Simon, seize ans, s'étaient introduites chez M. Pourcelle, artiste peintre, avenue du Maine. Tandis que l'une d'elles tentait de débarrasser l'artiste et de l'embrasser avec une courtoisie, l'autre lui plongeait dans le ventre un couteau de cuisine. La victime, résistant à sa débauche malgré son horrible blessure, fit usage de son revolver. Une balle blessa Yvonne Raby. Les deux jeunes filles furent arrêtées.

M. Pourcelle fut transporté à l'hôpital, et c'est miracle qu'il se soit rétabli.

Les deux accusées ont avoué avoir prémédité l'assassinat du peintre pour le dévaliser. Elles comparaissent hier devant les assises de la Seine.

Après un vigoureux réquisitoire de l'avocat général Maxwell et plaidoiries de M. Coewel pour Yvonne Raby et de M. Paul Kahn pour Gisèle Simon, le jury a rapporté un verdict de culpabilité mitigé par les circonstances atténuantes.

Gisèle Simon a été condamnée à sept ans de travaux forcés, et Yvonne Raby à cinq ans de la même peine.

Les syndicalistes et le 1^{er} mai

Il semble certain que cette année, comme l'an dernier, la Confédération Générale du Travail et les Syndicats de la Seine ne demanderont pas à leurs membres de chômer le 1^{er} mai. Le mot d'ordre adopté serait celui-ci : travailler le 1^{er} mai comme tous les autres jours, mais consacrer le salaire de cette journée de labeur aux œuvres de guerre, c'est-à-dire aux camarades mobilisés.

Cependant, l'Union des Syndicats de la Seine a organisé un congrès qui se tiendra dimanche 30 avril à la Maison des Syndicats, rue de la Grange-aux-Belles. Il y aura deux séances : une à 9 heures du matin, l'autre à 2 heures de l'après-midi. Elles seront consacrées à l'étude des questions ouvrières soulevées par l'état de guerre.

BLOC-NOTES

CORPS DIPLOMATIQUE

M. Tittani, ambassadeur d'Italie, est arrivé à Paris, hier matin, venant d'Odessa.

Il recevra dans l'intimité, aujourd'hui, à cinq heures et demie, à l'hôtel de l'ambassade, rue de Varenne, les sénateurs et députés italiens venus à Paris pour participer aux travaux du Comité interparlementaire économique.

MARIAGES

Le mariage de Mlle Claude de La Salle et du comte Jean d'Hervilly de Beaufort vient d'être béni, dans l'intimité, en l'église Saint-Charles de Monceau; la bénédiction nuptiale leur a été donnée par le R. P. Vallée, prieur des Dominicains.

NAISSANCES

Mme Paul Géraud, a mis au monde un fils qui a reçu le prénom de Claude. Mme Géraud, femme de poète, est l'artiste de l'Opéra-Comique bien connue sous le nom de Germaine Lubin.

DEUILS

Nous apprenons la mort :
De la marquise de Blainville de Lenclos, née de Langlois, décédée en son château de Conflans, à Saint-André-lez-Lille.
De M. Delécluse, décédé au château de Didenne.
De M. Amédée Palat, ingénieur principal des constructions métalliques de la Compagnie des Chemins de fer de l'Est.
Du commandeur Otto Joel, un des principaux fondateurs de la Banque Commerciale Italienne, âgé de soixante ans, décédé à Milan.
Du fils Alexandre Peyron, mort pour la France, à l'âge de vingt-sept ans.

SITUATIONS Brochure envoyée franco
PIGIER rue de Rivoli 63, Paris.

LES CONTES D'EXCELSIOR

COINCIDENCE

En revenant de faire sa ronde de nuit dans la tranchée de première ligne, le lieutenant Charras hâta machinalement le pas lorsqu'il s'engagea dans le boyau Boussey, pour regagner sa cagna. Ce boyau avait, en effet, une mauvaise renommée. On le disait repéré par les bombardiers ennemis et pris d'enfilade sur une trentaine de mètres de longueur; et, en réalité, il ne se passait point de jour que l'on n'eût à déplorer des victimes des projectiles allemands.

C'étaient ces trente mètres qu'il s'agissait de parcourir rapidement; après quoi, le boyau tournait brusquement, et ses propres parois formaient « pare-clats ». Donc, le lieutenant Charras se hâtait, et il allait atteindre le tournant salutaire, lorsqu'une série de grosses grenades à fusil éclata presque au-dessus de sa tête. Les détonations se succédaient si proches qu'elles se confondaient en une sorte de roulement. De la terre, des cailloux, des débris de claie sonnaient sur le casque de l'officier, et sa bouche s'emplissait d'un goût amer de poudre... Violamment ému, en dépit de sa bravoure, par cette sensation de danger dans la solitude et dans les ténèbres, il précipita son allure. Mais la claie qui retenait les terres avait été à demi arrachée par une explosion et obstruait en partie le passage à l'endroit précis où le boyau tournait.

Charras sentit que son vêtement, près du col, s'accrochait à cette claie. Il tira pour se dégager, et le vêtement tint bon. A ce moment, dans le silence de la nuit, il entendit nettement, venant de la tranchée ennemie, les coups de départ d'une nouvelle salve de grenades à fusil. Le sang lui afflua aux tempes et ses oreilles se prirent à bourdonner, sous l'influence d'une révolte de son être contre l'imminence d'une mort inutile. Il fit, en avant, un bond irrésistible, sentit que son vêtement se déchirait et se trouva enfin libéré, du bon côté du boyau, tandis que les engins éclataient, à quelques pas de lui, mais sans pouvoir l'atteindre. Il courut encore pendant plusieurs secondes, emporté par l'élan, puis s'arrêta, oppressé, mais souriant à l'exquise impression qu'il venait d'échapper à un péril mortel... Puis il alluma une cigarette, et, d'un pas plus tranquille, s'en fut vers sa cagna.

Lorsqu'il y fut descendu, il examina, à la lueur de sa lampe à carbure, les dégâts faits par la déchirure à son uniforme. Le col était arraché et plusieurs boutons manquaient. Il se réjouissait d'en être quitte pour si peu de chose, lorsqu'il s'aperçut, avec une vive contrariété, qu'il avait perdu un objet auquel il tenait beaucoup.

C'était un médaillon, qu'il avait coutume de porter à son cou, attaché par une petite chaînette en or, et qui contenait un portrait minuscule de sa femme. Mme Charras le lui avait donné lorsque, pour la seconde fois, il était retourné au front, et elle lui avait dit : « Ceci te portera bonheur... » Sans doute, Charras ne croyait nullement aux choses qui « portent bonheur », mais il ressentait un véritable chagrin de n'avoir plus ce souvenir de l'épouse qu'il chérissait.

Ayant réfléchi un instant, il acquit la conviction que le bijou était tombé au moment où, d'un geste violent, il s'était libéré de la claie brisée qui l'avait accroché. Et il eut d'abord l'idée d'aller immédiatement, dans le boyau Boussey, à la recherche du médaillon perdu. Mais la pensée de se retrouver dans ce boyau repéré, à la merci des grenades, tout seul à tatonner dans l'obscurité, le fit reculer.

Si primitive qu'elle fût, la cagna souterraine donnait une impression de grande sécurité et de relatif bien-être. De solides poutres l'élevaient; un peu de braise rougeoyait dans un brasero; des couvertures et des peaux de mouton formaient un lit presque moelleux; la lampe à acétylène répandait une vive clarté. Dehors, c'était le noir, c'était le froid, c'était la mort.

L'officier murmura : « Bah ! j'irai demain, quand il fera jour... », et, s'allongeant sur la couche improvisée, s'enroula dans une couverture et chercha le sommeil. Mais le sommeil s'obstinait à le fuir. La pensée du médaillon perdu hantait le cerveau de Charras. Le retrouverait-il, le lendemain, s'il était tombé dans la boue ? Une explosion, le pied d'un soldat, la chute d'une motte de terre, pouvaient l'enfouir et le faire disparaître à jamais.

Où, mais, se disait encore le lieutenant, dans l'obscurité, il n'était guère aisé de retrouver un si petit objet. Et heureux de ce prétexte, il s'efforça, de nouveau, de dormir. Mais il n'y parvint pas. Car la pensée lui vint que la lune allait se lever et qu'il

y verrait assez pour faire ses recherches... Quels regrets il se préparait, s'il n'allait pas, le lendemain, retrouver son médaillon, et quelle honte de sa pusillanimité stupide, pour lui qui, tant de fois, s'était montré brave !...

Brusquement, sa décision fut prise. Il jeta loin de lui sa couverture, se releva et gravit les degrés de terre qui menaient à la tranchée. Dès qu'il fut dehors, il constata qu'il ne s'était point trompé : la lune brillait d'un vif éclat. Au surplus, il semblait que l'équipe des bombardiers allemands avait cessé de s'en prendre au boyau Boussey, car on entendait les salves de grenades éclater beaucoup plus à gauche. Charras sourit de ses propres craintes et retourna à l'endroit dangereux, où il retrouva immédiatement le médaillon, accroché par sa chaîne, avec le morceau d'étoffe arraché au vêtement. Il prit avec joie le cher souvenir...

Soudain, une détonation énorme retentit, assez loin derrière lui. Il reconnut le fracas de l'explosion d'une torpille aérienne, et, saisi d'un vague pressentiment, il courut vers sa cagna.

A l'endroit où elle était creusée naguère et où lui-même s'était si bien cru en sûreté, la tranchée, bouleversée, n'offrait plus aux regards qu'un assez vaste entonnoir, dont le fond se hérissait de morceaux de poutres et était jonché d'objets hétéroclites, débris du mobilier sommaire de la demeure souterraine, qui, frappée en plein par la torpille, venait de s'effondrer...

Et Charras songea avec horreur que, s'il n'était point sorti pour chercher son « porte-bonheur », il eût été broyé irrémédiablement.

Léon Groc.

THÉÂTRES

Le Festival des trois Gardes. — Aujourd'hui, à 3 h. très précises (heure militaire), au Palais du Trocadéro, Festival des trois Gardes, avec le concours de la Goldstream Guards Band, de la musique des Carabiniers royaux italiens et de la musique de la Garde républicaine. Intermède par Mmes Marguerite Carré, de l'Opéra-Comique; Kelly Lapeyrette, de l'Opéra; Madeleine Koch, de la Comédie-Française; Jane Pierly, Paul Andral, MM. Albert Lambert fils, de la Comédie-Française, et H. Dufranne, de l'Opéra. Les portes ouvriront à une heure.

On est prié de ne pas pénétrer dans la salle pendant l'exécution des morceaux.

Le président de la République a adressé aux organisateurs du Festival la somme de 1.000 francs pour prix de sa loge.

Bienveillance et solidarité. — C'est aujourd'hui, en matinée, au Châtelet, qu'aura lieu la représentation unique de la Revue des Etudes, de Rip, au bénéfice exclusif de l'Hôpital Auxiliaire N° 259 de la Fédération Nationale des Sociétés de Préparation Militaire et de la Caisse de Secours des Orphelins de ses membres et instructeurs tombés au champ d'honneur.

Cette œuvre intéressante a déjà envoyé au front des milliers de jeunes gens et elle en prépare un grand nombre d'autres pour les combats futurs. Son hôpital auxiliaire, dirigé par les médecins les plus autorisés, fonctionne depuis le début de la guerre.

Le programme comprend trois actes inédits de Rip, avec musique nouvelle et arrangée de MM. Marius Muggers et Emile Lasserre.

Parmi les interprètes de la Revue des Etudes, citons, dans l'ordre de la distribution : Mlle Marie Lecointe et Mlle Berthe Ferry, de la Comédie-Française; Mlle Jane Pierly, Mlle Simon-Orard, Mlle Mistinguett, Mme Suzanne Després, Mlle Camille, Mlle Antoine Huguenot, Mlle Simon, Mlle Brunet, et un intermède permettra d'applaudir en outre Mlle Brunet, de l'Opéra-Comique; Mlle Mistinguett, de l'Opéra; Mlle Alice Bonheur, MM. Dranem et Mayol, et le violoniste russe Serge Tchenbourn.

A l'Opéra-Comique. — Demain soir, à 7 h. 1/2, Werther (Mmes Lucy Arbell, Vauthier, MM. Léon David, Vauvry); le spectacle se terminera par Lumière et papillons, le nouveau ballet en un acte de Louis Urgel, dansé par Mlle Sonia Pavloff, Dorny et tout le corps de ballet.

Dimanche matinée à 1 h. 1/2, Aphrodite (Mlle Marie Chénal, M. Barthe), la Chanteuse Rosette (Mlle Edmée Favart, Camille, M. Jean Pélissier). Soirée à 8 h. 1/4, la Tosca (Mlle Isanard, MM. Fontaine, Jean Pélissier).

Jeu de 4 mat, matinée à 1 h. 1/2, Manon (Mlle Brunet, MM. Fontaine, Jean Pélissier, Chasne, Mlle Sonia Pavloff).

Samedi 6, soirée à 7 h. 1/2, Phryné, Pédicelle, Lumière et papillons.

Dimanche, matinée à 1 h. 1/2, Werther (Mlle Germaine Ballac, MM. Léon David, Vauvry). Soirée à 7 h. 1/2, Mignon (Mlle Demellier, Gulonte, MM. de Creus, Jean Pélissier).

Une nouvelle matinée Isadora Duncan. — Ainsi que nous l'avons annoncé, la Compagnie des Artistes a obtenu de Mme Isadora Duncan qu'elle vienne une deuxième et dernière fois devant le public parisien avant son départ pour l'Amérique. Une foule d'admirateurs sera dimanche, au Trocadéro, pour lui témoigner sa sympathie et son admiration. A nouveau, Isadora Duncan dansera des thèmes rythmés sur la musique de César Franck (Redemption) et de Tchaïkovsky (Symphonie pathétique); elle terminera par la Marsellaise, qui lui a valu il y a trois semaines une longue ovation. Elle sera accompagnée par un orchestre de cent musiciens.

CINEMAS -- ATTRACTIONS

AU GAUMONT-PALACE. UN GRAND SPECTACLE D'ART AVEC « SALAMBO »

La direction du Gaumont-Palace offre, ce soir, à la grande clientèle parisienne la primeur d'un véritable chef-d'œuvre de l'art cinématographique.

L'immortel roman de Gustave Flaubert avait déjà su inspirer le génie d'un Réver, mais il restait impossible au théâtre le talent organisé, si vaste fut-il, de donner l'impression de « mouvement » et de splendeur grandiose qui domine toute l'œuvre littéraire.

Ces mêmes raisons ont assuré le succès de la reconstruction cinématographique.

Le prodigieux effort accompli par le metteur en scène dépasse tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour. Les tableaux se succèdent en un perpétuel enchantement des yeux. Et

quelle merveilleuse leçon d'histoire que cette vision féérique des palais d'Hammur, des murailles de Carthage et du temple de Tanit !

L'interprétation est hors de pair et la vigueur athlétique de Matho s'harmonise avec la grâce délicate de Salammbô, de même que la fourberie de Narr'Havas met en valeur la raideur orgueilleuse d'Hammur.

Déjà applaudi sur les écrans du monde entier, le film Salammbô remportera à Paris le succès triomphal qu'il mérite. La Société Gaumont en a acquis l'exclusivité de la Cinéma-Palace.

Le grand orchestre du Palace, porté à 70 musiciens, exécutera, au cours de cette présentation, une transcription originale extraite des œuvres célèbres du grand maître de l'Ecole française.

Après une série de tableaux variés, le spectacle se terminera par un film de guerre d'une rare grandeur.

La scène qu'il présente eût dignement inspiré le pinceau d'un Détaillé.

Devant les régiments assemblés de l'armée qu'il commande, le général Gouraud fait défiler les drapeaux revenant du front de combat.

Hampes fièrement dressées, soles claquant au vent, nos étendards criblés de balles viennent s'incliner devant le chef glorieux que de cruelles blessures ont pu mutiler sans jamais l'abattre. Finalement, le magnifique défilé de nos troupes, vibrantes de confiance et d'énergie, constitue, après vingt mois de guerre, un spectacle vraiment inoubliable.

Location, 4, rue Forest, de 11 à 17 heures. Téléphone : Marcadet 10-73.

OMNIA-PATHE

1, boulevard Montmartre, à côté des Variétés

Grande nouvelle : c'est aujourd'hui le dernier épisode des Mystères : Le Sous-Marin X-33. Nous ne reverrons plus miss Dodge ni Justin Charrel, qui nous quitteront sur une scène tout à fait émouvante. Au programme : un magnifique drame, le crime de la « villa du Lac », tout à fait intéressant par son intrigue et par ses paysages. Un Prince très amusant : Vengez-moi, mon gendre... et toutes les actualités militaires : le général Gouraud passant en revue le 31^e corps, le prince de Serbie passant une revue navale à Corfou. Sur le front italien : le Mont-Isonzo conquis par les vaillants alpins italiens. L'Omnia conserve sa supériorité et le prestige de son établissement vraiment unique.

L'Olympia renouvelle aujourd'hui une partie de ce brillant spectacle, L'Œuf de Pâques de 1916 qui, avec Renée Balthe, Nibor et Lucette Barbellé, conservera l'affiche encore cette semaine. Parmi les attractions du nouveau programme : Thomas de Voy, dans une scène desopilante; La Pin, dans sa danse du feu; l'excellente divette Suzanne Chevallier, Frank Hartley, Lesterkel, le joyeux Bruel, Berval, la comique belge Léopold, etc. Aujourd'hui, matinée (aut. 1 fr.); soirée (1, 2 et 3 fr.).

VENDREDI 28 AVRIL

Comédie-Française. — A 8 h., Horace et Lydie. La Figueuraine.

Opéra-Comique. — Matinée.

Odéon. — A 4 heures. Troisième concert; 8 heures, l'Espionne.

Odéon. — A 8 heures, Fédora.

Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, l'Homme qui assassina.

Antigny. — A 8 h. 30, jeudi, soirée; sam., dim., mat. et soir.

Ma tante d'Honfleur.

Appelo. — A 8 h. 15, Madame Boniface.

Alhambra. — A 8 h. 34, Théodore et Cie.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, Patach et Perimutier.

Capucines (tel. 166-44). — A 8 h. 30, Ça pousse à ravue; Mon ami fait du théâtre; Cinq minutes, s.p.p.

Châtelet. — Matinée jeudi et dim. 3 heures. Soirée sam. et dim. 7 h. 30, les Exploits d'une petite Française.

Caixa-Lyrique. — A 8 h. 30, le Contrôleur des wagons-lits.

Grand-Guignol. — A 8 h. 45, Alphonse, Pêche de jeunesse, le Document 518 V, etc.

Gymnase. — A 8 h. 50, le Rubicon.

Porte-Saint-Martin. — A 7 h. 45, jeudi mat. et soir, sam., dim., mat. et soirée, la Femme nue.

Théâtre Béjart. — A 8 heures, Zaza.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, la Petite Café.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, Une nuit de noces.

Théâtre Sarah-Bernhardt. — A 8 heures, l'Aiglon.

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 45, Mistinguett Mistinguett.

Variétés. — A 8 heures, le Dindon.

Vauvry. — A 8 h. 30, Martine et l'Expédition du capitaine Williams.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Central 44-65). — A 2 h. 30 et à 8 h. 30, attractions sensationnelles. L'Œuf de Pâques de 1916 (six tableaux).

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, Salammbô, Le général Gouraud passe en revue le 21^e corps. Loc. : 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. : Marc. 10-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Palace. — Le sous-marin X-33; le crime de la villa du Lac; Vengez-moi, mon gendre. Actualités militaires.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir.

Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Trivoli-Cinéma. — Vengeance trahie, Le Sous-Marin X-33. La Mégère apprivoisée. L'Avocat d'office.

Un incendie à Saint-Denis

Hier matin, vers 11 heures, le feu s'est déclaré avec une certaine intensité dans une usine électrique située quai de Seine, à Saint-Denis.

Les pompiers de la localité, secondés par ceux d'un détachement de Paris, se sont rendus maîtres du feu après une heure de travail. Un sous-officier et un sapeur ont été légèrement brûlés à la figure et aux mains.

Les dégâts matériels n'ont pu encore être évalués; ils paraissent assez importants.

L'enquête a établi que le feu avait été occasionné par un court-circuit.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale	Les événements locaux
La vie artistique	La vie économique
Les procès importants	Les sports
Les accidents graves	Tous faits pittoresques

La Bourse de Paris

DU 27 AVRIL 1916

Les transactions ont été un peu moins actives aujourd'hui, mais les cours se maintiennent dans l'ensemble en bonne fermeté. Nos rentes sont irrégulières : tandis que le 3 0/0 atteint le cours de 83 ; le 5 0/0 est plus discuté à 89.15. Du côté des fonds étrangers, l'Extérieure se tasse de 94.80 à 94.10 ; par contre aux Russes, le 1909 s'avance à 77.45. Fermeté des Etablissements de crédit, notamment de la Banque de France à 4.750, du Crédit Lyonnais à 1.055 et du Comptoir d'Escompte à 725.

Parmi les grands Chemins français, notons une reprise de 10 points sur le P.-L.-M. à 1.060. Bonne tenue des lignes espagnoles, du Saragoosse à 425, du Nord-Espagne à 420.

Les Cuivreuses témoignent de grande fermeté. Le Rio coté 1.720 contre 1.770 hier.

En banque, nouvelle amélioration de la Livre à 1.029.

COURS DES CHANGES

Londres, 28.20 ; Suisse, 114 1/2 ; Amsterdam, 240 1/2 ; Pétersbourg, 181 ; New-York, 693 1/2 ; Italie, 99 1/2 ; Barcelone, 582.

Les arrangements négociés avec la Banque d'Angleterre, en vue de faciliter au commerce français ses règlements à l'étranger, sont définitivement conclus.

L'amélioration sensible que l'annonce de ces négociations avait déjà provoquée sur le marché des changes ne peut manquer de s'accroître dans les prochaines séances.

CRÉDIT LYONNAIS

Extraits du rapport du Conseil d'Administration à l'Assemblée générale du 15 avril 1916

Messieurs,

Réalisant un vœu émis par le Groupe des Députés de la Seine, le Ministre des Finances avait écrit le 2 juillet dernier au Gouverneur de la Banque pour lui demander d'ouvrir un guichet spécial à Paris et dans ses succursales, afin de recevoir l'or que les particuliers lui ramèneraient, dans une pensée patriotique, en échange de billets.

Nous nous sommes associés à cette opération et nous avons mis nos services à l'entière disposition de nos clients pour faciliter leurs versements.

Jusqu'au début de février 1915, les changes sont restés voisins du pair, et généralement favorables à la France, parce que nos capitalistes et nos banquiers rapatriaient les fonds qu'ils possédaient à l'étranger.

A partir de février, et surtout de mai 1915, les cours ont haussé rapidement.

Le paiement des coupons étrangers a contribué, dans une mesure importante, à réduire les inconvénients de cette situation. Les versements que votre Société a effectués de ce chef en 1915 atteignent un total sensiblement supérieur au montant d'une année normale. Le soin que nous avons toujours apporté dans le choix et les conditions des titres que nous recommandons à notre clientèle explique ce résultat.

Après avoir acheté des obligations américaines placées en France, le Trésor, en les revendant aux Etats-Unis, s'est procuré une somme importante qui a été consacrée à solder en partie le déficit de notre balance commerciale. Ce furent d'abord les titres 3 3/4 Pennsylvanie et 4 0/0 Chicago Milwaukee, un placement desquels votre Société avait largement contribué. Pour la première fois, nous proposons un rachat à notre clientèle. Elle a répondu avec élan à notre appel. Sur 225 mille obligations Pennsylvanie rachetées à ce jour, nous en avons fourni plus de 155 mille, et sur 311 mille obligations Chicago Milwaukee, près de 140 mille.

Cette opération fut, par la suite, étendue avec un égal succès aux obligations New York, New-Haven, Central Pacific, etc.

En vue de faciliter les règlements que nos Industriels et nos commerçants devaient faire dans l'Amérique du Nord, un premier crédit a été consenti par un Syndicat de Banques Françaises, dont votre Société fait partie.

Votre Etablissement a participé également à un second et à un troisième crédit, qui fonctionnent dans des conditions analogues.

Antérieurement, d'autres opérations du même genre avaient été réalisées à Londres.

Les ouvertures de crédit auxquelles nous avons contribué ont entrainé dans nos bilans l'établissement à l'actif et au passif, d'un poste nouveau intitulé : Opérations de change à terme réalisées.

La liquidation des engagements à terme restés en suspens à la Bourse de Paris, depuis le 31 juillet 1914, a commencé le 30 septembre 1915.

Nous ne lui avons pas ménagé notre concours.

Quant à la part prise par votre Société dans l'émission de l'emprunt 5 0/0, nous avons le plaisir de vous faire savoir que votre clientèle a souscrit près de 83 millions de rentes. Le capital nominal correspondant s'élève à plus de 1 milliard 655 millions de francs. Le nombre des souscripteurs qui ont eu recours à vos services n'est pas inférieur à 370.957.

Le grand effort que votre Société avait fait pour le placement des Bons et des Obligations de la Défense Nationale a eu pour résultat de préparer le succès de l'emprunt à ses débuts. Au 15 décembre, les souscriptions de toutes sortes que nous avons opérées, depuis le début de la guerre, dépassaient 3 milliards 800 millions de francs. Sur les Bons et Obligations placés par nos soins, un capital nominal de 750 millions avait été converti en rentes 5 0/0. Notre concours, à cette date, s'élevait donc, en définitive, à plus de 3 milliards 50 millions de francs, soit environ la septième partie des sommes prêtées par le public français à l'Etat.

Nos Agences qui se trouvaient, à la fin de 1914, dans la région envahie, sont toujours dans le même état.

Notre personnel mobilisé s'accroît avec la durée de la guerre.

Est-il besoin de vous dire que notre sollicitude s'est ingéniée à écarter, autant que possible, les soucis qui pouvaient le suivre dans l'accomplissement de son devoir ?

Vos Directions ont profité, au cours de 1915, de toutes les circonstances favorables pour rendre disponible votre actif soumis au moratoire.

L'encaisse s'élevait à 231 millions au 30 juin 1914, à 721 millions au 31 décembre de la même année ; elle atteignait 890 millions au 20 novembre 1915. Si elle était ramenée au 31 décembre dernier à 590 millions, c'est que

CINÉMA DES NOUVEAUTÉS AUBERT-PALACE

(Juste en face du Crédit Lyonnais)

Victorien Sardou, de son vivant roi du théâtre, est, après sa mort, roi du cinéma. On s'en convaincra en applaudissant à l'Aubert-Palace son film admirable *Marcell*, chef-d'œuvre dramatique, transporté sur l'écran. De cette exclusivité sensationnelle, interprétée à merveille par Hesperia, le superbe établissement du boulevard des Italiens (juste en face du Crédit Lyon-



« Marcell », d'après VICTORIEN SARDOU

naï) a fait le fond de son programme auquel viennent s'ajouter : *Miss Fatty en vacances*, comédie ; *Un vol inexplicable*, drame ; *Les Volontés du train-poste*, aventures ; tous les films du front : *Une croix posée par le général Gouraud* ; dans le *Haut-Rhin*, front italien et *Nouveautés-Journal*, faits divers. Séances permanentes de 2 heures à 11 heures.

A TIVOLI-CINÉMA

Les grands films se succèdent dans le bel établissement de la rue de la Douane qui ne désemplit pas malgré la chaleur printanière. Après *Cabiria*, voici une exclusivité extraordinaire : *Vaillance trahie*, interprétée par Francesca Bertini, l'artiste si populaire, parfaite dans les premiers rôles dramatiques. Le programme offre en outre aux braves du public enthous-



FRANCESCA BERTINI, dans « Vaillance trahie »

siaste : *Voyez-moi, mon gendre*, avec Prince ; *Le sous-marin X-33*, dernier épisode des Mystères ; *La mégère apprivoisée*, comédie ; *L'avocat d'office*, drame ; toutes les vues du front, etc. Rappelons que Tivoli-Cinéma, 14, rue de la Douane, donne tous les jours des matinées, à 2 h. 30, avec le même programme que le soir. Loc. Tél. : Nord 20-44.

FICHELLETON N° « EXCELSIOR » DU 28 AVRIL 1916

36

Un Cœur blessé

ROMAN

par Edouard PONTIÉ

CHAPITRE XXXII

Où Frieda revient en scène

Puis, ce temps passé, elle ne s'était trouvé aucun courage pour accomplir sa misérable tâche.

Elle éprouvait aussi une rançonne subite et violente contre son pays qui lui avait pris son fiancé.

Tant que la guerre ne l'avait point directement touchée, elle n'avait jamais pensé que d'autres pouvaient cruellement souffrir.

Mais à présent qu'elle était atteinte, une amertume singulière contre tous les êtres, amis et ennemis, venait la saisir.

Elle vécut plus de quinze jours à Paris, en se cachant soigneusement sans rien tenter pour le « Service ».

Pourtant elle se rendit au bout de ce temps chez un agent actif de l'espionnage allemand afin de lui transmettre ses instructions et lui confier que,

lasse et malade, elle allait tâcher de repasser en Suisse.

L'homme lui reçut comme la Providence. On lui avait fait tenir des informations au sujet d'une certaine prisonnière qui s'était évadée de Zwickau, grâce à la complicité d'un docteur.

Et Frieda Brandt connaissait bien la condamnée qui avait réussi à s'enfuir !

Si par hasard elle revenait à Paris, il était utile de se renseigner sur ce qu'elle pouvait raconter de sa fuite. Cela aiderait à châtier des coupables s'il en était resté à Zwickau !

Frieda fut stupéfaite en apprenant les détails de l'évasion de Lison. Cela ne lui semblait pas possible ! Pourtant elle devait bien se rendre à l'évidence.

Elle eut tout de suite la curiosité de savoir si sa victime de la citadelle saxonne était arrivée chez ses beaux-parents.

Elle rechercha la famille Darney et n'eut pas de peine à la découvrir ! Elle sut aisément que Robert venait de partir pour Montreux, en Suisse.

C'était une raison pour Frieda de quitter Paris immédiatement.

Elle réussit, avec son habileté coutumière, à repasser sans encombre la frontière, et, une fois à Genève, elle réfléchit, en sécurité, sur la conduite qu'elle devait tenir.

Elle savait que Mandel père avait jadis formé avec elle le dessein d'enlever l'enfant de la condamnée.

Sans doute le négociant de Francfort avait réussi, puisque l'ordre du « Service » venu de Paris ne parlait que de Lison.

Certainement cet enfant était resté en Allemagne. A Montreux, en rôdant autour du chalet « Joli-Séjour », qu'elle découvrit très vite, elle en eut la conviction absolue.

Et maintenant que devait-elle faire ?

Son parti fut vite pris. Dans l'avenir elle ne voulait plus travailler pour son pays seul ou pour les vengeances des autres ! Ce n'étaient pas les scrupules qui l'embarrassaient, elle agirait pour le plus offrant, en ne pensant qu'à elle seule.

Une espionne trahit avec facilité ! Et puisque Robert Darney était riche, peut-être que Frieda pourrait arriver à lui extorquer une grosse somme en lui promettant de retrouver son enfant !

Et c'est pour cela qu'elle lui avait donné rendez-vous à Clarens, le soir, près de l'embarcadere des bateaux.

Robert, en arrivant, vit de loin une silhouette féminine au bord du lac. La rive était déserte à cette heure.

Il marcha vers elle résolument.

CHAPITRE XXXIII

La promesse de l'espionne

En attendant venir Robert, l'espionne se détournait de la contemplation du lac qui semblait l'absorber, et lui fit face.

— Monsieur Darney ? demanda-t-elle.

— Vous êtes la personne qui m'avez donné rendez-vous ? interrogea le jeune homme.

— Elle-même !

— Alors, qu'avez-vous à me dire ? Je tiens à vous informer tout de suite que je suis armé et qu'au moindre geste, au moindre signe, si vous avez des complices qui me guettent, vous aurez d'abord au moins deux balles dans le corps !

Et, en prononçant ces mots, Robert fit luire dans l'ombre le canon de son brownie.

— N'avez crainte, répondit Frieda, sans tréssir un instant, votre arme est inutile, j'ai voulu vous voir dans votre intérêt...

— Vous seriez capable de faire cela ? dit le jeune homme.

— Pourquoi pas ? Voulez-vous réfléchir et en parler à votre femme ?

— Elle donnerait bien plus, certainement, à votre place... Du reste, votre générosité peut m'offrir davantage !

— Mais comment pourrez-vous réussir ? demanda encore Robert.

— J'irai voir Mandel, là où il se trouve. Ce sera tout naturel ; nous étions associés, jadis, pour cette affaire, à Zwickau.

— Je resterai avec lui le temps qu'il faudra, et, à un moment favorable, j'enlèverai l'enfant, tout simplement...

— Il ne me suffira que d'un peu de ruse...

— Mais il s'en apercevra tout de suite, il avisera la police, et vous n'aurez pas le temps de vous enfuir jusqu'à la frontière.

Frieda encore éclata de rire.

— Est-ce que vous lisez parfois les journaux allemands ? demanda-t-elle.

— Non, jamais !

— Vous avez tort. Nous autres, en Allemagne, nous lisons les journaux français.

— Je ne vois pas le rapport...

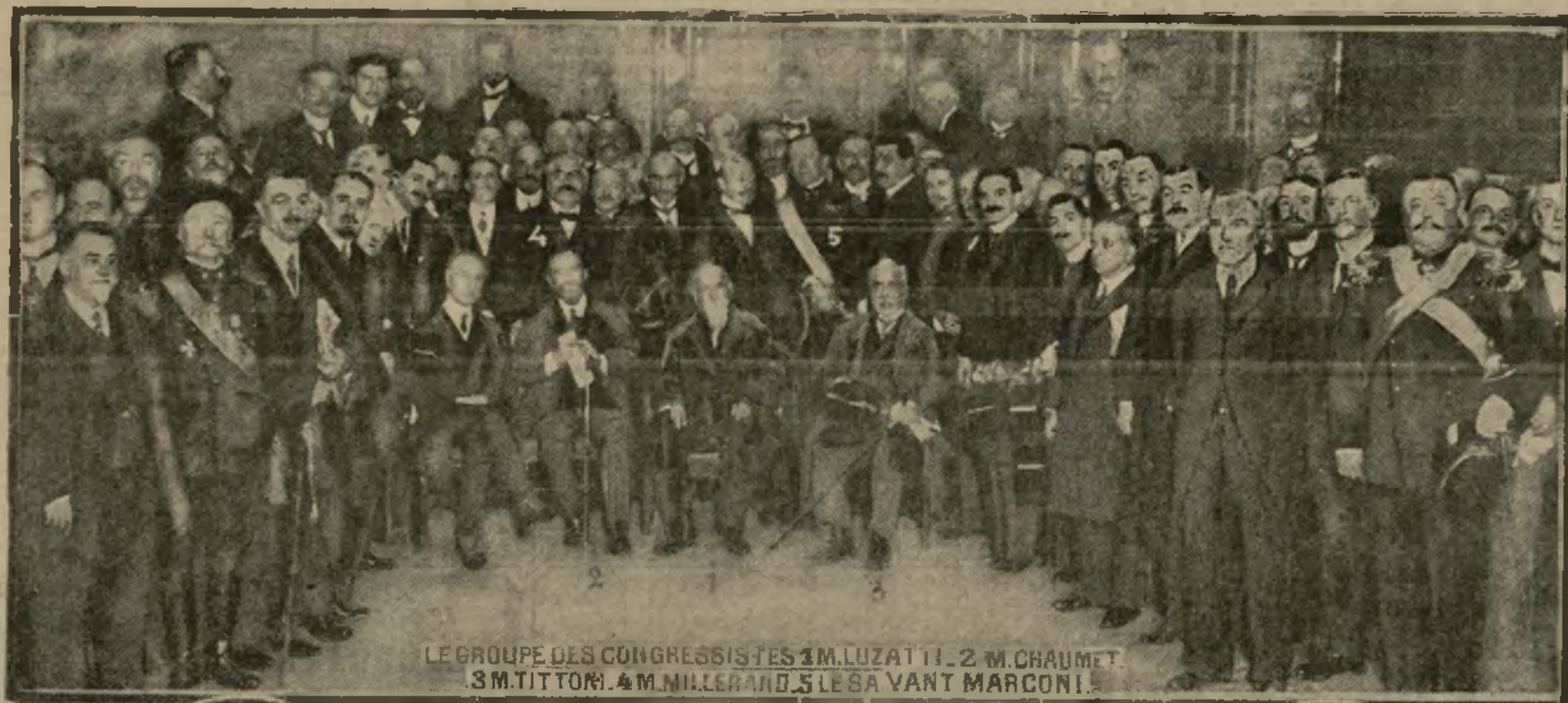
— Si !... Vous pourriez voir dans les annonces des journaux allemands que souvent, de pauvres gens offrent, pour un certain prix, de céder leur bébé à des personnes riches. Il y a des familles chez nous, qui ont trop d'enfants...

— Je ne comprends pas ! fit Robert.

— C'est pourtant facile !... Je me procurerai un garçon — c'est un fils sans doute que votre femme a laissé en Saxe — un petit garçon de quelque semaines... A cet âge tous les enfants à peu près se ressemblent...

(A suivre.)

Les membres de la Conférence internationale du Commerce



LE GROUPE DES CONGRESSISTES 1. M. LUZATTI 2. M. CHAUMET
3. M. TITTONI 4. M. MILLERAND 5. LE SA VANT MARCONI



M. CHARLES BENOIST (1) REÇOIT M. LUZATTI (2)



ARRIVÉE DE M. POINCARÉ



L'INGÉNIEUR MARCONI (X)



M. ISVOL'SKY



M. BRIAND



M. METIENNE (1) M. COUYBA (2)



M. ABEL (X)



AMIRAL BIENAIME

Avant de se rendre en corps à l'Elysée, où ils sont allés saluer le président de la République, les délégués de la Conférence parlementaire internationale du commerce ont été photographiés en groupe autour de leur président M. Chaumet, ancien ministre. Ils ont été présentés à M. Poincaré par les ambassadeurs de leurs puissances respectives. On voit ici, en outre, quelques instantanés de congressistes à leur arrivée au Sénat où ils vont assister à la première réunion de la Conférence.